

Le Petit Journal

Le Petit Journal

CHaque jour — 6 PAGES — 5 CENTIMES

Administration : 61, rue Lafayette

Les manuscrits ne sont pas rendus

5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 CENTIMES

ABONNEMENTS

Le Petit Journal agricole, 5 cent. — La Mode du Petit Journal, 10 cent.

Le Petit Journal illustré de la Jeunesse, 10 cent.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

SIX MOIS UN AN

SEINE et SEINE-ET-OISE... 2 fr. 3 fr. 50

DÉPARTEMENTS... 2 fr. 4 fr. »

ÉTRANGER... 2 50 5 fr. »

Vingtième Année

DIMANCHE 13 JUIN 1909

Numéro 969



CINQUANTENAIRE DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

Les soldats du 3^e Zouaves acclamant Victor-Emmanuel caporal de leur régiment

EXPLICATION DE NOS GRAVURES

CINQUANTENAIRE DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

Les soldats du 3^e Zouaves acclamant Victor-Emmanuel caporal de leur régiment

Nous avons dans la « Variété » de notre précédent numéro raconté comment, à la suite du combat de Palestro, l'idée vint aux soldats du 3^e Zouaves de nommer le roi Victor-Emmanuel caporal de leur régiment, en témoignage de l'admiration que sa bravoure leur avait inspirée.

Rappelons en quelques mots les circonstances dans lesquelles le « roi galantissimo » s'imposa ainsi à l'estime de ceux qu'il proclama, au retour, « les premiers soldats du monde. »

Les Autrichiens, formés en trois colonnes avaient, près de Palestro, attaqué les Piémontais qu'ils voulaient rejeter au delà de la rivière de la Sesia. Les deux colonnes de droite et du centre furent contenues, mais celle de gauche, vigoureusement conduite, repoussa les Piémontais dont la situation devint critique.

Les Piémontais reculaient lorsque tout à coup ils aperçurent les Autrichiens de cette colonne en pleine déroute. Ils eurent bientôt l'explication de cette panique.

Le 3^e zouaves, commandé par le colonel de Chabron, de la division d'Autemarre, que Napoléon III avait détaché pour servir sous les ordres de Victor-Emmanuel, s'apercevant que les Autrichiens allaient écraser la droite piémontaise, se précipite en avant, traverse le canal Scotti qui le sépare de l'ennemi, le franchit heureusement malgré sa profondeur et se jette sur le flanc gauche de la colonne autrichienne qui ne peut résister à cette impétueuse attaque.

Le 3^e zouaves poursuit sa course, s'empare d'une batterie autrichienne et pousse l'ennemi qu'il accule au pont de la Bridda et au canal de la Sassetta dans lequel les Autrichiens se jettent et se noient ; ceux qui résistent sont faits prisonniers.

Victor-Emmanuel, attiré par le bruit de cette affaire, combattit un instant au milieu de nos zouaves ; et c'est pour reconnaître la valeur déployée par le roi de Piémont, que ceux-ci le nommèrent caporal honoraire par acclamation.

Un rapprochement qui s'impose : Notons que c'est dans ces mêmes plaines lombardes qu'en 1796, les soldats de l'armée d'Italie avaient eux aussi acclamé caporal leur jeune général en chef, Napoléon Bonaparte, qui demeura dès lors, pour ses grognards, « le petit caporal. »

FOLIE TRAGIQUE

Devenu fou subitement sur sa machine, un mécanicien attaque son chauffeur à coups de couteau

C'est en Russie que s'est déroulée ces jours derniers cette scène tragique.

Un train de voyageurs venait de traverser à toute vitesse la gare de Pokrovko, où il eût dû s'arrêter. Le chef de train, après avoir fait d'inutiles signaux, alla jusqu'à la machine et il vit le mécanicien, subitement devenu fou, brandissant un couteau sur le chauffeur.

Le chef de train renversa la vapeur, mais en même temps il recevait un coup de couteau dans le dos.

Aussitôt que le train fut arrêté, les voyageurs se précipitèrent vers la machine et maîtrisèrent le forcené.

VARIÉTÉ

La Pluie et le Beau Temps

Saint-Médard. — Une erreur de la croyance populaire. — Les baromètres vivants. — Une catastrophe prévue par des animaux. — Eugène Chavette et le général. — La météorologie officielle. — Comment, par suite d'un naufrage, une science fut créée. — Prenons le temps comme il vient.

Ces lignes paraîtront au lendemain de la Saint-Médard. Le sujet qu'elles traitent est donc d'une indiscutable opportunité. Je les écris à la campagne, en plein air, par un soleil resplendissant, sous des frondaisons calmes que n'agite pas le moindre souffle de vent... Par un temps aussi merveilleux, n'est-ce point imprudence et folie que de penser à Saint-Médard, grand écluseur des écluses célestes ?... Mais quoi ?... Ne dit-on pas du ciel qu'il est capricieux comme une jolie femme ; et qui sait si dans trois jours, si demain, si dans quelques heures peut-être cette humeur capricieuse ne se sera pas manifestée.

Parlons donc de Saint-Médard et rendons-lui d'ailleurs cette justice de reconnaître qu'il est un grand calomnié. La légende qui s'attache à son nom est faussée, archi-fausse. Pour une fois, la sagesse populaire semble être en défaut. Considérez bien l'état de la température chaque année aux alentours de 8 juin ; vous constaterez que la pluie n'y sévit pas plus qu'en temps

ordinaire et que, même s'il pleut ce jour-là, ce n'est point l'indice d'une longue série de jours mauvais.

Pourtant, la légende est formelle :

S'il pleut le jour de Saint-Médard,

Il pleut quarante jours plus tard.

Ou bien dit-on encore :

S'il pleut le jour de Saint-Médard,

Le tiers des biens est au hasard.

Il est vrai qu'un palliatif à ces menaces est contenu dans les vers qui suivent. Saint-Médard fera pleuvoir durant quarante jours

A moins que saint Barnabé

Ne vienne lui couper le pied.

Ou encore :

Si les saints Gervais et Protas

Ne l'empêchent tout exprès.

Or, l'influence anti-pluvieuse de ces trois bienheureux n'est pas plus exacte que ne l'est l'influence pluvieuse de saint Médard ; et voici la raison de cette double erreur de la tradition populaire.

Avant l'an 1582, il était vrai que le jour de Saint-Médard était un jour critique, seulement il était vrai également que la Saint-Médard ne tombait pas le 8 juin. Cette année-là est celle où fut opérée la réforme du calendrier grégorien. Jusqu'alors, l'année avait été comptée pour 365 jours 6 heures, tandis qu'en réalité elle est de 365 jours 5 heures 49 minutes. Vers la fin du XVI^e siècle, on constata que ces onze minutes annuelles comptées en trop produisaient une erreur de onze jours. Le pape Grégoire XIII corrigea cette erreur en décrétant que le 4 octobre 1582 deviendrait le 15 octobre. La plupart des nations d'Europe adoptèrent cette réforme. Seule, la Russie, qui ne reconnaissait pas l'autorité papale, n'en tint aucun compte. C'est ce qui explique que son calendrier retarde aujourd'hui de treize jours sur le nôtre.

Bref, pour en revenir à Saint-Médard et à la fâcheuse réputation qu'il porte injustement, il faut noter qu'en supprimant douze jours du calendrier, on fit avancer d'autant le rang de chaque saint, de sorte que les fêtes des saints Médard et Barnabé, qui tombent aujourd'hui les 8 et 11 juin, n'arrivaient, avant la réforme du calendrier, que les 20 et 23 juin. Or, entre ces deux dates, se trouve justement le solstice d'été (21 juin), époque à laquelle certaines influences astronomiques peuvent déterminer des variations atmosphériques qui amènent parfois une série de pluies continues.

Seulement, la tradition populaire qui, dès le XIII^e siècle attribuait déjà à Saint-Médard le pouvoir d'inonder les pauvres humains, et à Saint-Barnabé celui d'arrêter les écluses ouvertes par son confrère, ne tint pas compte de la réforme ; et ces deux bienheureux gardèrent une réputation qui, depuis la fin du XVI^e siècle, devint en bonne justice revenir à saint Sylvestre et à saint Félix, dont la fête tombe les 20 et 23 juin.

Comme quoi, vous le voyez, l'injustice humaine n'épargne même pas les saints du paradis.

Ces croyances populaires si enracinées et si répandues prouvent combien, de tout temps, l'homme fut préoccupé par la question du temps qu'il fera. Et comme ses sens imparfaits ne lui permettaient pas de pénétrer sur ce point les secrets de la nature, il eut recours à l'observation des animaux, dont l'instinct subtil ne pouvait manquer de le renseigner.

Les bêtes sont des baromètres vivants, plus exacts et plus sensibles souvent que les instruments scientifiques les plus perfectionnés. Que ne se donne-t-on la peine d'étudier leurs mœurs avec plus d'attention et plus de sympathie qu'on ne le fait généralement. Bien souvent l'homme serait avisé par leurs marques d'inquiétude, des cataclysmes qui le menacent.

Les animaux avaient prévu les terribles tremblements de terre qui désolèrent la Sicile et la Calabre. Leur attitude aurait dû, plusieurs heures avant la catastrophe, mettre les hommes en éveil. Alors que rien encore ne faisait prévoir le terrible mouvement sismique, les chiens, de toutes parts, se mirent à hurler lamentablement ; en pleine nuit les coqs chantaient ; les porcs brisaient les barrières de leurs cabanes et s'enfuyaient affolés. Dès la veille, les poules avaient cessé de pondre. Un savant qui rapportait cela au lendemain du cataclysme, disait :

« La nature avertit les bêtes des fantaisies tragiques par lesquelles elle nous rappelle le peu que nous sommes devant elle. L'instinct des bêtes en remontre à notre science et à notre esprit... »

En réalité, si l'homme savait observer, tout dans la nature lui serait matière à réflexions utiles. Le campagnard intelligent tire des déductions de tous les faits qui se passent sous ses yeux. Voit-il le chat se laver et passer à plusieurs reprises sa patte par delà son oreille, il en conclut que la pluie est proche ; voit-il les moutons folâtrer et lutter les uns contre les autres, il s'attend également à mauvais temps. Le bœuf et le cheval étendent-ils le cou en reniflant avec force, c'est qu'il y a de l'orage dans l'air.

Certains actes des animaux lui permettent même de faire des prévisions à plus longue échéance. Exemple : les pies fontelles leur nid au sommet des arbres, cela veut dire que l'été sera calme et que les orages seront rares ; au contraire, s'abritent-elles à mi-hauteur, sous la feuillée, soyez sûrs qu'il y aura de fortes tempêtes. Les animaux ne font rien sans de bon-

nes raisons... Et c'est ce qui les différencie de l'homme, dont tant d'actes sont dénués de sens et de réflexion.

Au surplus, les variations de la température n'agissent pas que sur les bêtes ; les choses aussi y sont sensibles. Que de matières se ramollissent à l'approche de la pluie et se racornissent au retour du soleil. Eugène Chavette, l'humoriste, avait ainsi un baromètre économique dans lequel il avait toute confiance. C'était un bonhomme en pain d'épices représentant un général qu'il avait acheté à la foire et qu'il conservait soigneusement dans le buffet de sa salle à manger. Avant de sortir il appelait son valet de chambre.

— Que dit le général ?

Le valet allait tâter du bout du doigt le ventre du bonhomme.

— Le général est mou. Monsieur fera bien de prendre son parapluie.

Par contre, quand le ventre du général était ferme comme roc, Chavette prenait sa canne.

Et jamais, à ce qu'il assurait, le général ne l'induisait en erreur.

Je vois d'ici sourire nos météorologistes éminents — car vous savez qu'un météorologiste est toujours éminent. Ces respectables savants ont le plus profond mépris pour l'observation populaire et pour tous les moyens arbitraires de prévoir le temps qu'il fera... Prévoir !... ce seul mot les fait bondir. « Adressez-vous au Vieux-Major », s'écrient-ils indignés, chaque fois qu'on va leur demander quelque renseignement sur le temps du lendemain... Ils ne prévoient pas, eux, ils enregistrent... ils enregistrent le temps de la veille... Ils vous diront s'il a plu à New-York, à València, à Stockholm ou à Haparanda, mais quant à vous dire s'il pleuvra à Paris le lendemain, ceci n'est pas leur affaire... Quelle belle chose que la science !...

Tout de même, ne soyons pas injustes.

La météorologie est une science encore dans l'enfance. Elle tâtonne pour le moment. Dans quelques siècles peut-être aura-t-elle définitivement fixé ses lois, et nos lointains descendants sauront-ils sûrement lorsqu'ils auront à sortir, s'ils doivent prendre leur canne ou leur parapluie.

Songez qu'il y a cinquante ans le système d'informations météorologiques sur lequel nos savants basent leurs observations existait à peine. Ce fut l'illustre Le Verrier qui le créa.

Déjà, cependant, en 1793, quand Chappe présenta son télégraphe aérien à la Convention, on avait prévu parmi les utilisations de l'invention nouvelle, la possibilité qu'auraient désormais les physiciens de recevoir des avis rapides sur l'état de l'atmosphère et de prévenir en retour les marins et les agriculteurs de l'approche des tempêtes.

Mais le fonctionnement encore imparfait des services télégraphiques ne permit pas de les utiliser dans ce but. On ne s'y décida que soixante ans plus tard, à la suite d'une terrible catastrophe qu'on eut pu éviter peut-être si un service d'informations météorologiques eût fonctionné alors comme il fonctionne aujourd'hui.

Le 14 novembre 1854, un épouvantable ouragan balayait soudainement la mer Noire. Notre flotte et celle de l'Angleterre étaient alors mouillées sur les côtes de Crimée. Plusieurs vaisseaux, surpris par la tempête se perdirent corps et biens. La France eut à déplorer le naufrage d'un de ses plus beaux vaisseaux de guerre, le *Henri-IV*.

« Lorsque la nouvelle de la catastrophe se répandit en Europe, rapporte M. L. Brault, dans une intéressante étude sur la météorologie, on fut frappé de cette coïncidence que quelques jours auparavant, et à douze ou vingt-quatre heures d'intervalle, suivant les localités, des coups de vent avaient éclaté dans la partie occidentale de l'Europe et sur les côtes d'Algérie. Ces coups de vent n'avaient-ils aucun point commun entre eux, ou n'étaient-ils que les effets d'une seule et même tempête qui, marchant de l'Ouest à l'Est, avait fini par s'abattre sur la mer Noire ? La question s'imposa. En France, elle attira l'attention du ministre de la guerre, M. le maréchal Vaillant, qui invita Le Verrier, directeur de l'Observatoire de Paris, à entreprendre l'étude des conditions dans lesquelles s'était manifesté le phénomène.

« Le Verrier prit la question en main. Il adressa immédiatement une circulaire aux astronomes et aux météorologistes de tous les pays, les priant de bien vouloir transmettre à l'Observatoire de Paris les renseignements qu'ils pourraient recueillir sur l'état de l'atmosphère pendant les journées du 12 au 16 novembre. L'autorité scientifique de Le Verrier était telle que sa voix fut entendue jusqu'au fond des plus petits observatoires ; et bientôt deux cent cinquante réponses affluèrent entre ses mains. L'illustre savant confia la discussion de tous ces documents à l'un de ses astronomes et de cette discussion résulta bientôt jusqu'à l'évidence qu'un télégraphe électrique entre Vienne et la Crimée eût pu prévenir les flottes alliées du danger qui les menaçait. Tel fut le point de départ du projet que Le Verrier présenta le 16 février 1855, relatif à la création d'un réseau de télégraphie météorologique destiné à prévenir les marins de l'approche des tempêtes... »

Cinq ans plus tard, non seulement de France, mais de tous les points de l'Europe, les dépêches arrivaient gratuitement

à l'Observatoire. Le service de météorologie télégraphique était créé.

Aujourd'hui, il arrive chaque jour au bureau central météorologique de Paris des dépêches du monde entier ; il en arrive d'abord de toutes les villes de France ayant quelque importance ; puis de Terre-Neuve, du Canada, des Etats-Unis, de l'Islande, des îles Féroé, des Açores, des grandes capitales, etc., etc. Toutes ces dépêches contiennent les indications suivantes : hauteur barométrique et thermométrique, direction du vent, état du ciel, état de la mer si la dépêche vient d'un port, quantité de pluie ou de neige tombée. Tous ces documents sont soigneusement comparés, et, s'il en résulte quelque crainte de tempête qui doive menacer nos côtes, nos ports en sont prévenus à temps.

C'est de l'étude de ces observations recueillies dans le monde entier que nos savants espèrent tirer un jour les lois fixes de la science météorologique.

Ces lois sont, pour le moment, assez vagues. Autant de savants, autant de méthodes différentes. Mais c'est du choc des idées que jaillit la lumière. Nous finirons peut-être par savoir qui, du soleil ou de la lune, influe le plus sur l'état climatique de notre planète. Un jour viendra peut-être où nous connaîtrons à l'avance les changements de la température et où nous pourrions prendre nos précautions en conséquence... Acceptons-en l'augure... Il ne faut jamais désespérer de la science, mais en attendant, ne dédaignons pas d'observer autour de nous, non seulement le baromètre instrument scientifique, mais encore les animaux et tous les témoignages que la nature nous fournit... Et si, après cela, nous nous trompons, si la pluie nous arrive quand nous attendions le soleil, ma foi, consolons-nous en songeant que les savants n'en savent pas beaucoup plus long que nous, et disons-nous qu'après tout le parti le plus sage c'est encore de prendre le temps comme il vient.

Ernest LAUT.

LA SEMAINE FANTAISISTE

Tes Souliers

Voici la nuit comme une écume
Qui monte enfin à l'horizon
Et, dans le soir d'été qui fume,
Les lampes peu à peu s'allument
Aux vitres claires des maisons.

Auprès de la fenêtre ouverte
Et l'un près de l'autre tapis,
Viens t'asseoir sur la chaise offerte
Et moi, doucement heureux certes,
Tout simplement sur le tapis !

Sais-tu pourquoi, Ninon ma belle,
Il me plaît tant d'être à tes pieds ?
C'est qu'ayant une âme rebelle
Mes rêves vont en ribambelle
Se poser sur tes fins souliers.

Tes souliers ! dans la nuit profonde
Qui les cache presque à mes yeux,
Je songe, erreur d'une seconde,
A leur allure vagabonde
Sous l'éclat du ciel radieux.

Quand gaiment alors ils trottaient
Sous ta robe aux plis conquérants,
On ne croit plus voir des bottines,
Mais bien plutôt, vive et mutine,
Une paire de moineaux francs.

Pris aussitôt en vasselage,
On veut soudain tendre la main
Pour saisir ces oiseaux volages ;
Mais ils sautent d'un air gamin...
Trop tard ! Ce sera pour demain.

Pour moi seul (est-ce chose sûre ?)
Ils se montrent moins insolents
Et tu me permets en baillant
De tenir parfois tes chaussures.
Le soir, entre mes doigts tremblants.

Avec ces souliers de cuir sombre
Ou bien de drap clair « dernier cri »,
Alors je bavarde dans l'ombre
Et je tiens des propos sans nombre.
Ce sont des amis pleins d'esprit.

Et, comme ils sont, par destinée,
Des indiscrets impénitents,
Avec prudence raffinée
Ils me racontent ta journée.
Point par point, instant par instant.

La confession est complète
Et je sais que tu fis emplette
D'un grand chapeau pour cet été
Et que tu pris deux tartes et
Et trois « muffins » avec ton thé.

Je sais (ce n'est pas un mystère)
Qu'à la glace d'un bijoutier
Tu remarquas un « solitaire »
Et frappas de ton pied la terre
De ne pouvoir te le payer.

Et puis, oubliant toute joie,
Sous l'angoisse soudain je ploie ;
Je me dis : Pourvu que ses pas,
Un jour, vers les mauvaises voies,
Les mauvais chemins n'aillent pas !

Je chaste en vain ce songe impie ;
Le cœur battant, supplicié,
Derrière ma porte j'épie
Le doux bruit que font tes souliers
Lorsque tu montes l'escalier...

Ainsi je rêve aux mille choses
Qu'évoquent ces petits souliers.
Sois donc méfiante, et pour cause,
Lorsque, le soir, je me repose,
Ma belle Ninon, à tes pieds.

CLAUDIN.

Dans la peur

Assise dans son avant-scène de droite, à côté de Mme Blavaine, la duchesse Elise d'Albigny écoutait la pièce avec distraction. Debout derrière elle, son mari, Lionel d'Albigny, se dressait dans l'ombre de la loge, très svelte en son frac élégant. Le reflet de son plastron éclairait son beau visage immobilisé dans une expression de froideur hautaine. Et, tout en enveloppant cette salle de première, cette salle comble, lumineuse, froufroulante, de son regard clair et furtif, il caressait avec satisfaction sa moustache soyeuse et blonde entre deux de ses doigts longs, minces et lourds de bagues.

Sans savoir pourquoi, Elise se sentait triste. Peut-être, en sa robe trop somptueuse, sous ses diamants trop éclatants, avait-elle conscience de paraître un peu timide, un peu rouge, un peu provinciale, près de cette ravissante Mme Blavaine, dont la tête affinée, le col délicat et les épaules blanches s'élançaient en pistil de chair pâle et précieuse du calice bouffant d'un corsage de plumes et de dentelles noires. Peut-être regrettait-elle cette présence importune qui la privait d'un échange d'impressions intimes avec Lionel, — et cependant c'était elle-même qui, malgré les objections de son mari, avait invité cette jeune et jolie femme à partager leur loge. Peut-être enfin, en face d'un décor évocateur de paysages bleus, Elise se rappelait-elle les vignes, les pâturages et les forêts d'Amérique où elle avait vécu toute son enfance paisible, en fille de fermier, surveillant le travail, servant la soupe aux étables, les basses-cours. Elle ne se doutait pas alors que son père, le vicillard encore si rude à toutes besognes, pourrait la doter de plusieurs millions. Oui, cependant, elle si humble, un beau jeune seigneur d'outre-mer, un duc l'était venu chercher. Quand son père lui avait présenté l'élégant et fier cavalier qui souriait avec condescendance, elle avait ressenti de la crainte, puis de la surprise. Mais, quand on avait prononcé le mot fiançailles, au premier baiser permis par le vicillard, sous la caresse savamment chatouilleuse des moustaches d'or, le cœur aimant et naïf d'Elise s'était subitement grisé d'une tendresse délicate. Le mariage, le voyage de noces, l'installation à Paris, ne les avait-elle pas rêvés ? Et son bonheur d'épouse avait fait de son amour de fiancée une adoration si pleine de gratitude et d'effusion que son père, en passant par la France, dans son petit tour d'Europe, lui avait conseillé, dans un sourire madré :

— Aime ton mari, ma petite duchesse, mais ne le montre pas tant. S'il a le nom, c'est toi qui a l'argent. Souviens-toi que le bonheur t'est dû : je te l'ai payé très cher ! Ces paroles-là, la petite duchesse les avait jugées grossières, presque cruelles, quoique sorties de la bouche de son père. Elle s'était dépêchée de les oublier. Et, gagné à sa tendresse, enveloppé de ses caresses naïves, Lionel d'Albigny se laissait adorer avec condescendance.

— Il m'aime autant qu'il peut aimer, pensait Elise. Sa façon fière, hautaine, d'apparence un peu froide, tient à son caractère même. Quoi de plus naturel ? Je suis si humble et si peu jolie, il est si noble et si beau !

La petite duchesse fut tirée de sa rêverie par un mouvement de Mme Blavaine. La jeune femme venait de faire tomber son éventail et se baissait pour le ramasser. D'Albigny était demeuré immobile, distrait ; il lorgnait la salle. L'incident confirma les réflexions d'Elise :

— Comme Lionel montre peu d'empressement, observa-t-elle, pour cette femme cependant si séduisante ! Il la regarde à peine, il ne lui parle pas, tandis qu'il me sourit dès que je le regarde et me répond avec expansion dès que je l'interroge. Je

crois qu'ils se déplaient mutuellement, mais combien chacun d'eux est gracieux pour moi !

Pourquoi, malgré cette remarque de femme heureuse, Elise, dans un malaise de pressentiment, demeurait-elle songeuse, mélancolique ?

Tout à coup couvrant le dialogue de la pièce que la jeune femme n'écoutait pas, une rumeur s'éleva dans la salle. Des spectateurs se levèrent ; d'autres, encore assis, désignèrent le côté droit du théâtre d'un geste d'effroi. La petite duchesse, troublée en sa rêverie, tourna ses regards vers la rampe. Elle vit que les acteurs se retiraient précipitamment vers le fond. Du même côté que son avant-scène, un peu de fumée s'échappait des portants sans qu'Elise pût voir d'où cela provenait. Mme Blavaine se pencha davantage. Aussitôt, frémissante, effarée, elle se jeta brusquement en arrière, et, haletante, siffla entre ses dents qui claquaient :

— Le décor a pris feu !

Lionel n'eut même pas l'idée de vérifier le fait. Un regard dans la salle le convainquit : tout le monde se sauvait.

A l'orchestre, les spectateurs escadaient les fauteuils, se pressaient, se ruèrent au pourtour, vers la sortie, dans un grouillement de luttes obscures et sourdes. Dans les loges, des femmes s'élançaient vers le couloir, d'autres tournaient sur elles-mêmes ou heurtaient les cloisons comme pour les abattre ; d'autres, enfin, la bouche tordue de cris qui s'étranglaient, restaient les yeux grands ouverts et fixés sur les balcons déserts, sur la scène balayée et vidée comme sous une rafale de panique. Et le plus poignant, en cette fuite d'épouvante, c'était le silence, — le silence de cette foule opprimée, étouffée, rendue muette par la peur de la mort.

Elise demeura d'abord saisie par ce spectacle d'horreur, puis se retourna sans hâte, avec sang-froid, pour demander à Lionel ce qu'elle devait faire. Elle vit Mme Blavaine qui, livide, éperdue, empêtrée dans sa traîne et son fauteuil renversé, venait de tomber sur la marche qu'elle voulait franchir. Elise lui tendit la main, l'aidera du mieux qu'elle put. Debout, Mme Blavaine se précipita vers la porte. La duchesse releva le fauteuil pour passer ; puis, à son tour, gagna le fond de la loge, mais avec plus de calme, car cela lui semblait honteux qu'on eût si peur d'un peu de fumée. Elle avait vu, maintes fois, le feu prendre aux granges de son père. Tous les habitants de la ferme, hommes, femmes, enfants, combattaient alors les flammes pas à pas. C'était toujours dur, parfois long ; on arrivait toujours à vaincre l'incendie.

Cependant Elise se dépêcha, parce qu'elle était inquiète de Lionel. Elle l'aperçut dans l'ombre, au fond de l'avant-scène. Il lui tournait le dos et tentait, de ses doigts nerveux et crispés, d'ouvrir les deux battants de la porte pour leur faire le passage plus large. Complètement affolée, ne comprenant plus rien, Mme Blavaine se jeta sur cette porte et tira, tandis que le jeune homme la poussait en sens contraire. Fiévreux, troublés, hors d'eux, incapables de s'expliquer, ils balbutiaient des mots incohérents :

— Mais, madame, s'écria la duchesse, la porte s'ouvre en dehors. Laissez-moi votre place : j'aiderai Lionel mieux que vous !

Dominée par cette voix résolue, Mme Blavaine s'écarta. Elise et Lionel purent ouvrir la porte.

C'était, dans le couloir, dégingolant des galeries par un escalier de côté, un effroyable torrent, une cohue d'hommes et de femmes ahanant de terreur. Enchevêtrés, ils se déchiraient, s'écrasaient, se broyaient contre les murs.

Elise, hésitante, reculant d'instinct, demandait à son mari :

— Faut-il se jeter là-dedans ?

Mais Lionel, grelottant, comme saisi déjà par la démente de cette marée vivan-

te, ne lui répondait pas, ne semblait plus la connaître, ne regardait plus que Mme Blavaine. Une éclaircie se produisant tout à coup dans la foule, il cria :

— Glisse-toi ! Faufille-toi ! Sors, mais sors donc vite !

A ce tutoiement, bien que les yeux de son mari fussent ailleurs, Elise crut qu'il lui parlait. Et elle allait s'enfoncer dans la foule quand elle sentit que Mme Blavaine la tirait en arrière, la bousculait furieusement pour passer devant elle. Indignée, elle résista, murmurant :

— Vous allez me faire tomber, madame ! Lâchez-moi, nous passerons bien tous trois !

Mais elle fut subitement arrachée de la porte, brutalement poussée, collée à la cloison de la loge. Et, glacée d'horreur, elle vit son mari livide, les lèvres blanches, les dents serrées, son mari, la face convulsée d'une expression féroce et lâche, les prunelles toutes claires d'une lueur de folie, qui l'acculait au mur, lui enfonceait cruellement son poing crispé dans la poitrine, ses bagues dures en pleine chair, et hurlait à l'autre femme d'une voix d'angoisse et de passion :

— Mais qu'est-ce que tu attends ? Passe, je t'en conjure, passe vite !

Ah ! la vision de cauchemar ! l'atroce parole surgie du fond ténébreux de l'âme, sous la montée de la peur ! Ah ! comme la poussée du bestial instinct de vivre arrachait le sourire, crevait le masque, montrait à nu la haine du mensonge et de la trahison !

Elise ne résista plus, laissa passer la femme et l'homme ; puis elle se traîna sans force, se laissa tomber sur une chaise de la loge et, fermant les yeux de douleur, cachant son visage dans ses mains, brisée, l'âme morte déjà, elle attendit la mort.

Elle n'entendait plus qu'une rumeur lointaine de fleuve qui s'écoule ; elle ne pensait plus, elle ne percevait plus rien de ce qui se passait. Mais l'horrible image restait fixée au fond de ses yeux. Elle revoit l'homme blême aux traits décomposés, qui, en bête aux abois, l'avait brutalisée, meurtrie, frappée afin de sauver l'autre ! Et prise de désespoir, de dégoût infini, la petite duchesse sanglotait sans pouvoir verser de larmes :

— Ah ! oui ! qu'ils passent... qu'ils passent... qu'ils retournent à la vie... Si la vie est ainsi, je préfère la mort !

Elle n'avait plus peur ; elle attendait les flammes comme une délivrance, comme la purification, l'oubli, l'anéantissement de ce souvenir d'horreur tragique...

Cependant quelques bruits renaissaient autour d'elle. Aucun embrasement de flammes, aucune suffocation de fumée. Mme d'Albigny rouvrit les yeux. La salle restait illuminée, l'atmosphère était respirable, on n'avait même pas baissé le rideau de fer. Elle crut sortir tout à coup du cauchemar. Penchée, elle aperçut les planches de la scène mouillées ; des pompiers, très gais après la fausse alerte, roulaient, emportaient leurs tuyaux ; et trois machinistes remplaçaient déjà le portant à peine noirci d'une mince lachade de flamme. Le régisseur, les figurants, rassurés, venaient constater le dégât léger, tandis que, à l'orchestre, dans les loges, quelques spectateurs craintifs encore, regagnaient leurs places.

Dix minutes après, devant la salle à demi remplie, on frappait les trois coups. Les acteurs reparaissaient, recommençaient le dialogue, et la pièce reprenait son cours.

Elise ne pouvait plus écouter, ne pouvait plus regarder. Les yeux de féroce clairs, la voix d'angoisse et de passion l'obsédaient. Il lui semblait que les places abandonnées près d'elle et derrière elle ouvraient tout alentour, un vide immense.

Soudain, une petite toux sèche, nerveuse, embarrassée, la fit tressaillir, se retourner. Lionel venait de rentrer, le plastron cassé, l'habit froissé, mais le visage apaisé, la mine froide et hautaine. Il s'appro-

cha de la jeune femme et, payant d'audace, souriant comme si rien d'effroyable ne s'était passé, il murmura :

— Vous avez très bien fait de ne pas sortir de cette loge ainsi que je vous conjurais de le faire. Mme Blavaine s'est tirée de la cohue à demi écharpée. Ayant tout de suite su qu'il n'y avait aucun danger, je vous ai laissée pour mettre cette peureuse en voiture. Ah ! par contraste, chère amie, que vous m'avez parue admirable de sang-froid.

La malheureuse femme se retourna sans répondre. Ce sourire, qu'elle admirait il y avait une demi-heure, lui semblait à présent un ignoble rictus d'hypocrisie. Elle comprenait qu'elle ne pourrait plus jamais se trouver devant cet homme sans se rappeler la face convulsée, l'expression féroce, les prunelles claires de ce fou qui, dans sa peur et sa violence de lâche, avait repoussé sa femme pour sauver l'autre ! A demeurer sous le regard de ce mari devenu tout à coup l'étranger perfide qu'on redoute, elle avait l'impression d'être enveloppée de mensonge et de trahison ! Ah ! combien le sentir, silencieux et guetteur derrière elle, si près d'elle, cela lui semblait encore plus tragique que leur lutte effrénée et sauvée contre la porte !

Et la petite duchesse songeait encore : — Tout mon amour, tous mes espoirs et toutes mes illusions viennent d'être anéantis par ce petit bout de toile peinte qui n'a même pas flambé !

Mais voyant que, de plusieurs loges, on la lorgnait non pour elle, mais pour ses diamants, elle leva vite ses jumelles devant ses yeux, afin de cacher ses larmes qui, cette fois, coulaient... Et, pénétrée de toute sa misère de millionnaire, elle pensa, frémissante en face de l'autre danger, bien plus terrible :

— Maintenant, comme cela va m'être difficile de vivre... et c'était, tout à l'heure si facile de mourir !

Charles FOLEY.

Au pays des parfums et des gemmes

(CEYLAN)

Sur la route bordée des cases indigènes qui semblent effondrées parmi l'amas des souples palmiers et des arbustes dont la verdure est éternelle, glisse le pas léger de la jeune indienne Addha, drapée de voiles pourpres et portant, sur sa chevelure lustrée, une corbeille odoriférante de jasmins et de frangipanes.

Silencieuse, les yeux fixes, elle ne s'attarde pas sur le seuil des portes devant lesquelles jouent des enfants, pareils à des amours de bronze, portant pour tout vêtement une amulette de métal sur leur ventre poli. Le bracelet d'argent de sa cheville rythme sa marche dans le corail pulvérisé du chemin ; parfois, un rayon de lumière fait scintiller, avec la flamme ardente de ses yeux, l'or et les pierreries d'un bijou fixé dans l'aile frémissante du nez comme une tache brillante sur un bronze d'art.

Et bientôt apparaissent, dans l'épais fouillis des arbres et des lianes, le temple bouddhique et sa cour intérieure. A l'entrée, un bonze à la tête rasée, vêtu d'une robe jaune, cause familièrement avec quelques fidèles. Une grande douceur est répandue sur sa face ascétique qui respire la bonté, le calme, le dédain des ambitions humaines, le mépris des jouissances terrestres.

Addha passe, sans les regarder, devant le moine et les fidèles qui n'ont pas paru la voir. Elle franchit la porte d'entrée et pénètre dans le sanctuaire saturé du par-

LES GAITÉS DE LA SEMAINE, par DRANER



— Que signifie ! une facture de quatre robes de soie !

— J'ai fait de mon mieux, mon chéri, pour mettre en pratique ton superbe discours sur la sériciculture.



— Je vois ce que c'est... Monsieur aura eu l'imprudence de dire à mon maître qu'il lui était chaudement recommandé ?



A L'OPERA
— Permettez, Monsieur, on ne va pas aux fauteuils en veston de voyage.

— Aoh ! Well... alors je mettrai lui au vestiaire.



— T'as tort, que j'te dis, de ne pas aller à ces banquets officiels, on s'y fait des relations...

— Oui... qui vous conduisent à la correctionnelle ou à la Cour d'Assises.

fum violent des encens, des cinnamomes, des frangipanes et de l'haleine des fidèles qui s'y sont pressés avec extase. Des Boudhas surgissent autour d'elle, les uns assis dans des calices de lotus, les autres, debout, accroupis ou couchés avec le même visage placide ; derrière les piliers, d'autres bonzes, aussi immobiles que les dieux, sont plongés dans le recueillement et la prière.

Et Addha s'avance jusqu'au fond du sanctuaire où brillent des lumières parmi les vapeurs bleues de l'encens rituel. Dans un plateau d'or posé sur une marche de marbre et qui contient déjà un monceau de pétales neigeux, la jeune indienne verse, avec un geste plein de grâce, le contenu de sa corbeille, l'offrande au dieu tout-puissant qui dispense le bonheur ou la douleur, la joie ou le désespoir, le rire ou les larmes. Puis elle s'abîme à terre ; son front, débarrassé de la corbeille odoriférante, touche les dalles et elle commence la récitation mentale des versets sacrés.

Lorsqu'elle se redresse on peut lire dans ses regards une supplication passionnée. Tout près d'elle, résonne le sourd frémissement des tams-tams et des gongs qui appellent les fervents à l'office du soir. Et comme ceux-ci pénètrent à leur tour dans le temple avec des regards d'amour et de foi vers le sanctuaire, la jeune indienne se hâte de se dissimuler derrière un pilier, dans le coin le plus obscur du temple.

Parmi les indiens qui viennent d'entrer un seul attire l'attention d'Addha. Sur son fin visage se reflète la torture de son âme ; ses gestes n'ont pas la dévotion fervente et calme de ses compagnons ; ils trahissent de la nervosité et de la colère ; les lumières du sanctuaire laissent apercevoir son front tourmenté. Addha l'observe et son trouble augmente. Elle est venue avec l'espoir de le rencontrer là pour lui dire qu'elle ne peut pas l'aimer, que son cœur s'est librement donné à un autre ; mais elle n'ignore pas la passion qu'il ressent pour elle et c'est avec effroi qu'elle envisage les conséquences des paroles définitives qu'elle doit prononcer sans retard.

Lorsque les tams-tams précipitent leurs rumeurs cavernueuses, l'office est sur le point de se terminer et Addha se hâte de quitter le temple : Sinnapinda qui l'aime va sortir avec les fidèles et les bonzes. Fuyant comme si elle était poursuivie, la jeune indienne va se dissimuler derrière les larges feuilles d'un bananier et dans la demi-obscurité qui règne, ses yeux fixent avec anxiété chaque passant qui la frôle sans la voir, marchant isolé et recueilli comme dans le lieu saint.

Enfin, Sinnapinda approche. Il semble qu'un fardeau de douleurs pèse sur ses épaules et courbe son torse vers le sable pourpré des chemins.

Alors Addha se redresse ; un frémissement parcourt tout son corps ; elle est émue et décidée ; et lorsque l'homme est tout près d'elle, elle étend vers lui sa petite main scintillante de joyaux et murmure : — Sinnapinda !

Il s'arrête. Il n'a pas une parole de surprise ; il sait que le moment est venu, qu'une explication est nécessaire ; il ne s'étonne pas de la présence d'Addha sur cette route, loin de sa demeure. Il la contemple sans rien dire Il attend.

— Je suis venue pour te dire qu'il ne faut pas tenter de me revoir, continue la jeune indienne avec volubilité. J'ai pour toi beaucoup d'affection, Sinnapinda et je suis désolée de te faire de la peine....

— En effet ! ricana Sinnapinda. Mais Addha ne s'arrête pas à cette exclamation ironique.

— Oui je suis désolée de te faire de la peine, répète-t-elle ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour répondre à ta tendresse, mais

mon cœur est libre, Sinnapinda, et je n'ai pu l'obliger à t'aimer....

Une expression de rage et de défi passe dans le regard de l'indien.

— Je sais, fait-il sourdement. Et je n'ai pas même besoin que tu me dises le nom de celui que tu me préfères pour le connaître. Je sais qu'il est riche, qu'il t'a parée de bijoux et que c'est pour cela que tu te donnes à lui, car tu es frivole comme tes pareilles, car c'est l'intérêt qui dicte tes actes, car ton cœur ignore l'amour.

A ces mots, Addha se redresse indignée : — Tu te trompes ! s'écrie-t-elle ; mon cœur connaît l'amour ! Et il en est heureux ! Et il en est fier ! Car c'est une sensation divine qui chasse toutes les autres, un enchantement qui n'a pas de fin, une perpétuelle extase.

— Alors malheur à lui ! fait Sinnapinda en la repoussant.

E! sans vouloir en entendre davantage, exaspéré de rage et de douleur, il s'enfuit dans la campagne déserte comme une bête blessée que le mal affole.

Lorsqu'Addha ne voit plus la tache claire de sa robe dans la nuit, elle s'enfuit à son tour vers sa demeure, à la fois inquiète et satisfaite, pleine de crainte et d'espoir, de tourment et de joie.

... Quelques heures plus tard, elle repose dans sa modeste case formée de planches disjointes, au toit de verdure sèche, lorsque Sinnapinda y pénètre avec précaution portant sur ses épaules un corps inanimé qui laisse sur son passage un sillon sanglant. Il n'a eu qu'à pousser la porte pour entrer. Addha dort, étendue sur une natte de paille, enveloppée dans les mêmes voiles de pourpre que pendant la journée et portant sur elle les mêmes bijoux.

Dans un coin de la case un amas de fleurs répand un parfum violent et un monticule de légumes et de fruits est préparé pour la vente. Avec précaution, pour ne pas l'éveiller, Sinnapinda, qui ressemble à quel- que démon vomi par l'enfer hindou, étend aux côtés de celle qu'il aime, le corps inerte : c'est celui d'un jeune indien remarquablement beau ; le peigne d'écaillé qui retenait sa chevelure est tombé et celle-ci enveloppe son torse nu comme un manteau de nuit. Un poignard est plongé dans sa chair à hauteur du cœur et le sang qui s'échappe de cette blessure, trace des arabesques tragiques sur sa robe de lin.

Sinnapinda semble procéder à quelque mystérieux sabbat. Ses yeux luisent de fièvre et de haine satisfaite et sa respiration haletante trouble le silence comme un râle d'agonie.

L'indienne dort toujours ; les lisses bandeaux de ses cheveux encadrent son charmant visage ; un rayon de lumière met sur son épaule une raie lumineuse et douce, elle ne s'éveille pas lorsque Sinnapinda sort après avoir jeté sur cette mise en scène qui est son œuvre, un regard satisfait.

Il déambule par les rues étroites jusqu'à ce qu'une mince bande rosée eut coloré le ciel à l'horizon, annonçant l'aurore ; et lorsque la ville s'anime, que ses yeux rencontrent d'autres yeux doux et sauvages, d'autres bandeaux de cheveux lustrés, d'autres gracieux visages piqués de bijoux et aussi des mendiantes pitoyables, à la face de souffrance et de décrépitude, il s'en va de nouveau vers la demeure de la jeune Addha, poussé à la fois par une âpre curiosité et une subite terreur, faite de vagues craintes et de remords imprécis.

Devant la case de l'indienne, des groupes causent avec animation et Sinnapinda surprend les mots de folie et de meurtre. Il se fraie un passage jusqu'à l'entrée et ce qu'il voit l'emplit d'angoisse et de regrets.

Sans paraître remarquer ce qui se passe autour d'elle, Addha agenouillée auprès du mort qu'elle a aimé, chante une intermina-

ble mélodie, coupée par instants de silences subits, de sanglots suraigus, de cris étranges et de rires stridents. Et ses petites mains plongent dans la pyramide fleurie qui se dresse près d'elle, s'emparent des pétales parfumés et les versent avec des gestes rituels sur le corps insensible.

Et les pétales perdent à ce contact leur blancheur immaculée ; et le corps disparaît peu à peu sous le monceau odoriférant comme le plateau sacré du sanctuaire sous les pieuses offrandes des fidèles.

Made SAINTE-SUZANNE.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. Vincent, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

LE ROUGE-GORGE

Au bout du premier sillon, tracé sous l'aube blême d'une matinée de novembre, Pamphile, garçon de charrie de l'importante métairie du Theil, s'écria tout joyeux :

— Té ! Barbe-Rouge... T'es donc déjà levé, mon vieux ?

Le rouge-gorge poussa quelques uip ! uip ! retentissants et vint se poser sur le timon de la charrie.

N'était son sans-gêne, Pamphile l'aurait reconnu rien qu'à son manteau olivâtre qui était un peu plus foncé que celui de ses congénères. Les plumes lustrées, d'un blanc d'argent, de son ventre témoignaient aussi en faveur d'un sujet d'élite, et le roux le plus vif d'une orange ne pouvait rivaliser avec la teinte de sa gorge.

Le garçon de charrie sortit d'une poche de son pantalon de contil un bout de pain dont il émietta la mie à la volée, puis reprit tranquillement sa besogne.

C'étaient, en somme, deux compagnons inséparables que Pamphile et Barbe-Rouge... Lequel des deux avait apprivoisé l'autre ? Question insoluble. Leur camaraderie datait de la saison des nids... Par un après-midi de dimanche d'avril, Pamphile, en flânageant, avait entendu dans les parages de la haie qui clôturait le potager, des pépiements de détresse... des ti ! ti ! ti ! de poussin qui a perdu sa mère poule. Guidé par cette ouïe admirable des gens qui vivent au sein de la nature libre et féconde, il n'avait pas tardé à découvrir, voletant au pied des buissons, l'imprudent gamin ailé, au duvet gris de cendre, qui venait de faire la culbute par-dessus son matelas d'herbe... Cinq minutes après, Pamphile le déposait dans le nid familial, à l'abri des griffes des chats et des crocs fins comme une aiguille des belettes...

Une fois affranchi de la becquée maternelle, Barbe-Rouge avait prouvé sa gratitude à son sauveteur en l'accompagnant partout. De l'aurore au coucher du soleil, Pamphile l'avait à ses trousses... Uip ! Uip ! me voici !

À la fin de l'automne, les rouges-gorges de la colline avaient émigré, s'étaient en-

fuis à l'horizon des pays chauds : seul, Barbe-Rouge était resté, en dépit des brumes glaciales, des bises aigres, des mou- ches blanches, qui, aux environs de la Toussaint, s'étaient précocement abattues sur les guérets... La neige ? le rougegorge ne paraissait vraiment pas s'en soucier. Pamphile le soupçonnait de pénétrer, au crépuscule, -ar les barbacanes pratiquées dans le mur de l'étable au ras du sol, et de gagner ainsi la grange pour s'endormir douillettement à même le foin ou la paille. Une fois il l'avait surpris blotti dans sa soupenne, somnolant à son chevet, sans plus de façons.

Ce matin-là, Lisa, la fille de ferme, remit à Pamphile une lettre.

Sa mère lui écrivait ceci :

« J'ai une bien triste nouvelle à t'appren- dre. En dépit de la parole qu'elle t'avait donnée, la Juliette se marie samedi pro- chain. Elle épouse ton camarade, le fils » Pradoux, vu qu'il vient d'hériter d'une tante, qui habitait la ville, d'une dizaine » de mille francs.

« Voilà ce que c'est que la richesse, mon cher enfant. Les pauvres ont toujours » tort. Aujourd'hui, il n'y a plus que l'ar- gent qui compte.

« Enfin, ne te chagrine pas. Quand on » est honnête et travailleur, on finit bien » par trouver une fille appropriée à son » goût. Quand tu reviendras au pays, à la » Saint-Jean prochaine, tu feras un nou- » veau choix... »

Un nouveau choix ! C'était facile à dire, mais bien écoeurant au fond. Depuis trois ans qu'il était à la métairie, il avait vécu avec l'image de Juliette dans les yeux... Pas d'autre pensée qu'elle... Pas d'autre joie, point d'autre ambition... Ah ! elle pouvait se flatter d'avoir été aimée, la gredine !

Il avait été convenu, la dernière fois qu'il l'avait vue à Noël, que Pamphile ne renou- vellera pas son engagement : il quitterait la métairie à la Saint-Jean pour épouser Juliette et vivre désormais dans la monta- gne, sur les quelques lopins de terre mai- gre qu'il tenait de la succession paternel- le... Certes, leur situation aurait été pré- caire au début, mais enfin, avec un peu de courage, on se serait tiré d'affaire... L'es- sentiel est qu'on s'accorde bien.

Et voici que le cher horizon si longtemps, si jalousement entrevu, venait de se fer- mer brusquement devant lui. La voie était à présent barrée : Juliette épousait le fils Pradoux...

Sur l'instant, Pamphile n'en éprouva qu'une sorte de dépit, la blessure d'amour- propre inhérente à l'humiliation reçue. Mais le lendemain et les jours suivants, le malai- se s'aggrava, prit des proportions inquié- tantes. Une tristesse latente, insurmonta- ble, le gagna, l'enliza tout entier. Son éner- gie, ses forces, l'ardeur fiévreuse qu'il avait apportée jusqu'ici à la besogne, semblèrent se consumer définitivement. Trop fier pour avouer la cause réelle de sa souffrance, il s'enferma dans un mutisme rigoureux qui touchait à la prostration. Les larmes lui coulaient sur les paupières à son insu. Un jour, son maître le surprit accroupi, com- me écrasé sur le timon de la charrie, dans une attitude de désespoir infini :

— Hé ! raille-t-il, c'est-il Barbe-Rouge qui te vaut tant de chagrin ?

Le malheureux jeta un regard veule au- tour de lui. Au fait, qu'était devenu Barbe- Rouge ? A cette seconde seulement, il re- marqua son absence, et se souvint vague- ment que cette absence durait depuis le jour où Lisa lui avait remis la fâcheuse lettre... Pourquoi ça ne l'avait-il pas frap- pé plus tôt ? Probablement parce qu'il n'est rien de si égoïste que la souffrance hu- maine.

— Pauvre p'tiot ! soupira-t-il. Il sera sans doute parti auprès de laboureurs qui ont

FEUILLETON DU SUPPLEMENT ILLUSTRE du Petit Journal

— 1 —

La Prime

I

Dans la nuit opaque et sans lune, un bèlement ou du moins quelque chose qui y ressemblait, se fit entendre, suivi d'un sifflement léger à peine perceptible. Les branches d'un buisson craquèrent.

Un homme apparut sur le sentier.

Un peu plus haut, sur le chemin, et du côté opposé, le même bèlement, le même sifflement répondirent.

Une nouvelle silhouette se découpa sur le ciel uniformément sombre.

Les deux hommes aussitôt allèrent l'un vers l'autre, se donnèrent une vigoureuse poignée de main et commencèrent :

— Je suis heureux de te voir, John. Je craignais que tu ne vinsses pas.

— Et pourquoi, vieux Tomy ?

— By Jove ! les jeunes gens comme toi qui n'ont jamais mangé la bouillie de maïs des seigneurs policemen, peuvent redouter la rencontre de vieux bandits comme moi.

John releva sa face où se lisait, en traits énergiques, sa volonté de vaincre, et s'écria :

— J'avais promis de venir, vieux Tomy, et je suis venu.

— Je le vois.

— Tu m'avais fait parvenir un mot où tu disais, n'est-ce pas ? « Sois le 23 à l'en- trée ouest des mines abandonnées, à mi- nuit. » Nous sommes le 23, il est minuit...

— Tu es jeune ; tu n'as pas encore ap- pris à trahir tes promesses.

— As-tu donc déjà trahi les tiennes ?

— Le vieux Tomy fronça les sourcils :

— Voyez-vous ce jeune coq qui monte sur ses ergots ! Allons, j'ai eu tort ! Par- lons de choses sérieuses ! D'abord, sais-tu pourquoi je t'ai donné ce rendez-vous ?

— Non ! voilà près d'un mois que nous nous sommes rencontrés. Que s'est-il passé ?

— Rien que de très simple. Je ne suis pas bien riche ; dans mon paddock, les moutons se comptent facilement. J'ai vou- lu augmenter leur nombre.

— Au détriment des vieux squatters qui sont trop riches, eux ?

— Justement. Oh ! je n'ai pris qu'une petite dizaine de bêtes, mais il paraît qu'on m'a vu, car j'ai été pris...

— Et ce n'était pas la première fois.

— La septième, John. Voilà pourquoi je ne me souciais pas de connaître la déci- sion qu'on prendrait à mon égard. J'ai filé.

— Et tu t'es réfugié dans les mines.

— Jusqu'au moment où je pourrai dis- paraître d'Australie... je suis brûlé ici. Il faudra que t'aïlle me refaire une vie autre part.

Les deux hommes restèrent un moment silencieux.

Le vieux Tomy était un de ces gaillards venus on ne sait d'où qui pullulent sur le grand territoire océanien. Il vivait d'une exploitation concédée dans l'intérieur des terres. Sur les quelques acres dont il était possesseur, il aurait pu vivre heureux et paisible, si le sang de quelque ancêtre convict n'avait coulé dans ses veines. L'atavisme, chez lui, se manifestait en vo- lant, de ci de là, les moutons du voisin, gros propriétaire. Il n'aurait pas fait tort d'un penny à personne, mais il trouvait très légitime d'augmenter ses revenus par cet impôt en nature prélevé sur les trou- peaux des autres.

C'était un grand diable de cinquante ans environ, barbu, chevelu, tanné, aux yeux francs, au nez droit, au menton volonta- ire. Une éternelle pipe aux lèvres, allumée ou non, lui donnait un flegme inébranla- ble et le forçait à distiller les mots comme goutte à goutte.

Quant à John, il ne comptait encore qu'une vingtaine d'années.

Son père avait été le camarade de Tomy et comme celui-ci, un coureur d'aventures.

Mais John tenait peu de son père. Il était brun comme un espagnol, petit, vif et bavard. Orphelin dans sa première jeunesse, le vieux Tomy l'avait adopté, l'avait élevé et pour faire de lui un homme capable de gagner sa vie sans avoir affai- re avec la police, l'avait envoyé à Sidney muni de quelque argent, apprendre un métier.

Mais John, habitué à la libre vie du bush, avait fui la ville et était retourné auprès de son père adoptif.

Celui-ci était en prison pour une ques- tion de moutons. Le jeune homme, décidé à l'imiter du moins dans ce que le vieux avait d'honnête, demanda une concession dans le pays, et l'obtint. Sa maison à toit d'écorce, était à quelques milles de celle de Tomy. Quand celui-ci eut purgé sa peine, ils se retrouvèrent et voisinèrent.

De temps en temps, l'un ou l'autre mon- tait à cheval et un temps de galop à travers la prairie les réunissait.

Ce soir, John avait trouvé plus prudent de se rendre à pied et silencieusement au rendez-vous que lui avait fixé l'ami de son père. Au reste, l'entrée ouest des mines abandonnées était toute proche de sa concession. Il les connaissait à fond pour les avoir explorées bien souvent. On en avait, autrefois, extrait de l'or et John s'était demandé si certaine partie, non visitée, ne pourrait pas contenir encore du métal facilement extractible. Il n'avait rien découvert en ce sens, mais, par contre, s'était aperçu que ces galeries souterraines seraient une retraite admi- rable en cas de besoin. A moins d'en connaî- tre l'enchevêtrement, comme il le connais- sait lui-même, personne n'oserait s'y aven- turer.

(La suite au prochain numéro).

R. LAMOTTE.

le cœur un peu moins triste que moi... Ces oiseaux-là flairent le deuil.

— T'as donc bien du chagrin ? fit le métayer quelque peu narquois.

— Beaucoup, avoua Pamphile.

— Et pour quelle raison ?

— Baste ! à vous le dire je n'en serai pas guéri pour ça.

La semaine suivante, à l'aube d'une matinée extrêmement froide, le garçon de charrie sortit de sa soupente hagard, presque halluciné, le front crispé sous une de ces résolutions intérieures effroyables que le désespoir suscite à la longue. Il pénétra dans la grange, s'empara d'une corde qui pendait à un clou, assujettit l'échelle du fenil, et Dieu sait la bêtise, la bêtise irréparable qu'il allait commettre quand trois petits cris aigus de détresse retinrent son attention :

— Ti ! ti ! ti !

Pamphile, bouche bée, resta une minute hébété devant ce... témoin invisible et inopportun de l'acte stupide qu'il s'appropriait à perpétuer.

— Ti ! ti ! ti !

— Mais, bon sang ! c'est Barbe-Rouge !

A cette idée, son cerveau recouvra une lueur de lucidité... Il éprouva comme un sursaut d'attendrissement en même temps qu'une sensation de remords... le remords d'abandonner ingratement quelqu'un que l'on aime, quelqu'un qui vous est attaché tout au moins par un instinct d'affection réelle.

Pauvre Barbe-Rouge ! Petit être à l'existence constamment menacée par la morsure du froid, par les affres de la faim, par le guet des putois, des belettes, des chats, des écureuils, de toute la gent carnivore intéressée à sa destruction ! Qui lui jetterait désormais la mie tendre et reconfortante ? Avait-il assez assourdi de fois Pamphile de son ramage lorsqu'il voletait autour de la charrie, dans la buée tiède qui montait du labour. Il lui avait été fidèle au moins, celui-là ! Uip ! Uip ! Uip ! Son gosier lui jetait à la prime aurore, l'entrain, la gaité, infusait dans ses veines cette sorte de sève joyeuse sans laquelle la besogne est morne et pénible.

... De nouveau, les cris du rouge-gorge résonnèrent dans la grange... des cris de souffreteux, de grelotteux, dont l'âme s'envole en un suprême appel à la pitié d'autrui...

Où était-il ? Où se cachait-il ?... Pamphile en avait oublié sa corde et son échelle. Il fouillait les coins, les recoins, l'arsenal d'outils entassés dans un coin de la grange.

— Ti ! ti ! ti !

Bon ! Voilà qu'il venait de le découvrir blotti derrière un van... Sangdieu ! dans quel état !...

Le duvet brunâtre de ses flancs était arraché, des coups de griffes à peine cicatrisés se remarqueaient sur son ventre nu, et ses ailes étaient complètement déplumées, avec des endroits complètement déplumés qui laissaient voir la membrane à vif. Probablement un ennemi l'avait agrippé au vol : c'était miracle qu'il eût réussi à se dégager tout ensanglanté de sa gueule.

— Ah ! mon vieux Barbe-Rouge, tu as été blessé aussi, toi ! soupira Pamphile.

Dans sa main grande ouverte, l'oiseau sautillait en lui parlant dans son langage. Ce n'étaient plus les cris plaintifs poussés derrière le van : non, il avait le verbe quasiment joyeux, tant il se sentait rassuré, heureux d'être dans une main amie,

protectrice. Il semblait dire à Pamphile :

— Oui, j'ai été blessé... le matin même où tu as reçu la lettre qui t'a fait tant de chagrin... C'est pourquoi tu ne me voyais plus au sillon... Mais rassure-toi : ce n'est rien... Une simple alerte !... Ma blessure n'est pas plus dangereuse que la tienne : on guérira tous deux, je te le promets !

Brusquement, il disparut par l'échancrure baillante du tricot de laine du garçon de charrie et se blottit douillettement sur sa poitrine... Uip ! uip ! Ah ! qu'on est bien au chaud... Uip ! uip ! Tu n'as pas une petite miette pour mon déjeuner ?

Alors, Pamphile, très ému, sortit de la grange. La blessure de l'un semblait cicatrisée au contact de celle de l'autre :

— Tu as raison, Barbe-Rouge : on guérira.

Tous deux s'enfoncèrent dans le brouillard matinal et gagnèrent les labours en partie ensemençés d'où émanait l'effluve revivifiant de la terre.

Jean ROCHON.

Le coffre-fort et le fiacre

Pierre Fains, docteur en médecine, homme exact, timide et doux, venait de faire installer chez lui un coffre-fort.

Il avait assisté patiemment à cette importante opération de maçonnerie, de serrurerie et d'architecture.

— Voici le contenant bien établi. Occupons-nous maintenant du contenu.

Dès que son coffre-fort fut en place, notre ami alla reprendre, à la maison de crédit où il les avait déposés, les modestes cent mille francs qu'il possédait pour toute fortune.

Or, c'est là aussi une opération qui ne manque pas d'importance. Que de papiers divers à présenter, à compiler, à signer !

— Comment, monsieur ! vous ne laissez rien en garde, répétait l'employé qui avait montré à Pierre Fains tant de bonne volonté, lorsqu'il lui confiait tous les mois ses économies.

Pierre Fains se taisait.

— Alors, vous nous quittez tout à fait ?

Pierre Fains hochait la tête.

L'argent est une terrible chose. Quel que soit l'endroit d'où on le retire, il faut l'en arracher.

Ainsi songeait le bon docteur quand, muni du paquet précieux, il s'assit dans un fiacre.

Chemin faisant, il voulait revoir ses titres reconquis. Chacun d'eux était un souvenir, un monument, un témoignage, une amitié. Il en choisit un qu'il examina longuement. Tout froissé, tout cassé, tout jauni, presque entièrement dépouillé de ses coupons, ce titre-là, c'était le premier qu'il avait acheté. Il flatta à la main l'humble aieul d'une brave petite famille financière.

Longtemps, le livret de la caisse d'épargne avait suffi à abriter les économies du praticien débutant. Mais un jour vint où cinq cents francs de plus furent cinq cents francs de trop.

— Si nous achetions un titre ! avait dit

Mme Pierre Fains, avec un accent à la fois modeste et triomphal.

Après une éloquente délibération, le choix s'était fixé sur une valeur de tout repos.

Un titre ne va presque jamais seul. Peu à peu, d'autres larges feuilles aux nuances éteintes et aux gravures fades vinrent le rejoindre : les uns isolément, en enfants perdus ; les autres par petits paquets. Chacune avait une histoire toujours émouvante, gracieuse et profondément honnête.

Le docteur Pierre Fains était heureux de rapporter ce digne trésor.

— A des titres si bien gagnés, les coupons ne doivent pas être détachés par les ciseaux d'autrui.

Il prononça naturellement ces derniers mots, à demi-voix, avec un demi-sourire.

Tout en monologuant, il avait soigneusement refait un paquet avec les chers titres.

Ce paquet, il le plaça en face de lui, c'est-à-dire dans ce coffre qui s'ouvre à la paroi antérieure des fiacres. Puis, tirant son portefeuille, il chercha l'adresse d'une personne qu'il avait à voir avant de rentrer chez lui.

Quand la voiture passa devant l'endroit où il était attendu, il remit en hâte son portefeuille dans sa poche et paya le cocher qui lui dit poliment : « Merci monsieur. »

Sa visite faite, il reprit en hâte le chemin de sa maison...

Tout à coup, une sorte d'éclair effroyable déchira son cerveau, son cœur et tout son être.

Le paquet qui contenait toute sa fortune, il l'avait laissé dans la voiture.

— Il faut agir, murmurait-il, agir sans perdre une minute.

Il se rendit au plus prochain poste de police. Sur les indications qu'on lui donna, il écrivit des lettres et encore des lettres. Son accablement était extrême. Ajoutez que, dans l'esprit de tous ceux à qui il s'adressait, il lisait distinctement ces mots : « Voilà un homme qui a perdu la tête. »

En vérité, il la perdait.

Brisé de fatigue, il s'assit à la terrasse d'un café, sur le boulevard, et il s'abîma dans une douloureuse rêverie.

Certes, il avait conservé les numéros de ses titres. Mais combien fallait-il de démarches, d'opérations, d'années, pour que sa négligence d'une seconde fut réparée ? Le serait-elle jamais complètement ? Et quelle tristesse désormais dans sa maison, devant le coffre-fort neuf et vide.

Les larmes coulèrent. Il les laissait couler.

Mais voici que soudain, à travers ses larmes, il eut une vision. Là, sur le boulevard, à deux pas de lui, il apercevait le fiacre quitté par lui si imprudemment, son propre fiacre.

Il en reconnaissait le numéro qu'il avait en vain tout à l'heure recherché dans sa mémoire : 1.132 ! Il en reconnaissait le cocher, brave homme au gros cache-nez gris qui lui avait dit poliment : « Merci monsieur. »

D'un bond, sans prononcer un mot, il s'élança dans la voiture. Il tâta au fond du petit coffre béant. Le paquet de titres y était resté fidèlement, pendant que la voiture se promenait dans tout Paris.

— Où allons-nous, monsieur ? demanda le cocher.

— Chez moi !

Le docteur Fains donna son adresse et

s'allongea sur les coussins poudreux, délicieusement, comme sur le plus moelleux nuage du septième ciel.

Emile HINZELIN.

LA CARPE ENCHANTÉE

Il y avait une fois un bailli bête comme une oie, à l'exemple de tous les baillis, et qui avait, comme d'usage, une fille belle comme le jour. Comme d'usage aussi, cette fille, qui s'appelait Zizi, avait un amoureux nommé Gillotin dont le bailli ne voulait pas entendre parler. Quant à ce dernier, il s'appelait Barbason, et il faisait la pluie et le beau temps dans la paroisse de Trépigny-les-Dindes. Ceci se passait au bon vieux temps.

Le bailli passait sa vie à pourchasser l'amoureux de sa fille, et à attendre la visite que M. le marquis de Radynoir, gouverneur de la province, avait promis de faire à la paroisse de Trépigny-les-Dindes, pour examiner par lui-même l'état du pays. Cette visite depuis longtemps annoncée ne s'effectuait jamais. Enfin, un beau matin cependant il fut officiellement informé que le marquis arriverait dans deux jours.

« Alea jacta est ! » s'écria le bailli. Il faut plaire au marquis. Depuis longtemps, il s'était informé des goûts de ce noble personnage, et il tenait de bonne source qu'il était superstitieux et adorait le poisson, un marchand d'orviétan de passage dans le pays lui ayant fait accroire que le poisson allongeaient singulièrement l'existence, et qu'un gouverneur qui en ferait sa nourriture habituelle devait aisément dépasser la centaine. Malheureusement la province était située au milieu des terres ; l'eau y était rare, le poisson aussi. De plus, comme le gouverneur, homme bien né et élevé dans les bons principes, avait conservé dans toute sa pureté la foi de ses pères, il croyait aux fées, aux enchanteurs, aux nécromanciens et aux sorciers.

Le bailli, qui savait tout cela, fit venir un braconnier fort connu dans le pays, nommé Pedrillo, et lui dit :

— Pedrillo, tu sais que tu as mérité vingt fois d'être pendu ?

— Bah ! fit Pedrillo, qui dit cela ?

— Moi parbleu ! Mais je suis bonhomme, je ne t'ai jamais trop tourmenté. Il faut que tu me prouves aujourd'hui ta reconnaissance. J'ai besoin d'une carpe pour donner à dîner à M. le gouverneur. Mais il me faut une carpe comme on n'en voit guère.

— Eh bien, on verra.

— Je te donne jusqu'à demain. Arrange-toi ; si tu ne m'apportes pas une carpe, je ne sais pas jusqu'où la colère pourra me pousser ; je me sens capable de te faire pendre.

Le lendemain, de beau matin, Pedrillo se présenta chez le bailli.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai passé la nuit à barboter dans l'étang et j'ai réussi à pêcher la carpe.

En parlant ainsi, il ouvrit un grand panier qu'il tenait à la main, et montra une carpe superbe qui frétillait encore au milieu d'une épaisse couche d'herbes mouillées.

Maman l'a prié de faire le tour de la propriété pour entrer à la maison, et pendant le temps que nous passions à y arriver nous-mêmes, j'ai reçu un savon, non, mais vous savez, un de ces savons qui aurait pu savonner tout ce qu'on a savonné depuis que Madame Eve a croqué la pomme !

— Quelle honte d'avoir une fille pareille ! disait maman, parler à un jeune homme toute seule, et fumer ! fumer !

Ah ! elle en fumait elle-même ma pauvre maman, elle serait bien avec les ex-fiancées de Monsieur de la Poivrade, car elle fait partie de la ligue contre le tabac !

Enfin, nous rejoignons mon prétendant, puisque c'était lui, et maman lui fait toutes ses excuses, toutes nos excuses, aussi, enfin, toutes nos excuses, pour ce qu'elle appelait mon inconvenance ; faisant des efforts visibles pour que le mariage « recolle » car elle le voyait bien cassé, la pauvre mère.

Et quand elle eut fini :

— Mademoiselle, me dit Monsieur de la Poivrade, qui, pendant tout ce temps, n'avait cessé de sourire, j'ai eu occasion de vous narrer pourquoi tous mes mariages s'étaient rompus. J'espère que, en ce qui vous concerne, vous ne désapprouvez pas le tabac ?

Alors, vous qui m'écoutez, ouïssez ce que j'ai répondu et représentez-vous, une fois encore la tête de maman :

— Oh non, Monsieur, ai-je dit, le tabac ne me dérange pas, moi, je chique !

Jack de Bussy.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

Y M'A R'FUSÉ
DES ASTICOTS

par Octave Pradels

PIÈCES A DIRE

LE PRÉTENDANT

MONOLOGUE POUR JEUNE FILLE

Ce matin, maman m'a dit, avec l'air grave qu'elle apporte en toutes choses :

— Ma fille, aujourd'hui se lève un jour solennel, un jour mémorable, un jour qui va te mettre en vue « d'un prétendant. »

— Chic ! dis-je aussitôt, (en disant ce mot elle tire la langue et fait claquer ses doigts).

— A cette occasion, continua maman, je te prierai, mon enfant, d'abandonner ces exclamations garçonniers, et d'être posée une fois au moins dans ta vie. Avec de pareilles façons, jamais tu ne te marieras !

Moi qui entends toujours papa et maman se chamailler, je me disais tout bas : Quel beau malheur ce serait là.

— Et tu me feras le plaisir, dit encore ma chère mère, de te tenir convenablement sur ta chaise, de ne parler que lorsqu'on t'adressera la parole et de ne contredire personne comme tu en as la fâcheuse habitude.

Voilà un programme qui dérangeait bien ma façon d'être. — Moi, j'aime m'asseoir où et comme il me plaît, avec mon pied dans ma main si ça me fait plaisir ; et non collée au dossier d'un fauteuil, les mains jointes à hauteur de la taille, les genoux rapprochés comme un casse-noisette et la jupe pudiquement étalée sur les pieds. Non, merci, je ne pose pas à la gravure d'un missel. Je suis articulée, (elle remue démesurément les jambes et les bras.) j'aime qu'on le constate, je suis Mamzelle Salpêtre, moi !

Quant à ne contredire personne, je dirai

que c'est bête et méchant. Quand les gens disent des choses absurdes il n'est pas charitable de les laisser dans l'erreur pour qu'ils recommencent une autre fois, bien au contraire, on doit leur éviter semblable gaffe, en leur disant : (avec une grosse voix.) Mais c'est idiot, ce que vous dites-là ! — Que voulez-vous, moi, c'est ma façon d'agir.

Je pensais à tout cela en suivant l'allée du jardin qui longe notre haie vive, si jolie en cette saison, avec son aubépine en fleurs et les oiseaux qui chantent tout alentour. — Mais, comme j'étais dans des pensées sombres, cela ne me paraissait pas si bien que de coutume.

En cheminant, je vois tout à coup, par dessus les épines, un monsieur, très gentil ma foi, qui me fait un salut. — Moi, je lui rends son salut. — Il sourit, moi je souris. — Le sourire, n'est-ce pas, ça appelle le sourire. — C'est comme les gens qui baillent et qui vous font bailler. Alors, le monsieur s'approche un peu plus de la haie et me demande du feu. — Vous ne comprenez pas cette question par 15 degrés au dessus de zéro ? — Eh bien, moi, j'ai compris tout de suite, c'était d'une allumette qu'il voulait parler. J'en ai toujours dans ma poche, et justement, ce matin là, j'avais des tisons. Je lui passe la boîte par dessus la clôture, et il me dit merci. — Moi je lui dis merci aussi. — Je ne sais pas pourquoi. — Un peu de trouble, vous savez, et puis l'inquiétude qui commençait à me gagner. Si maman me voyait, pensais-je, elle en ferait un potin ! Et si elle arrivait avec le prétendant ! Je pourrais dire que mon mariage est raté ! Car avec toutes les recommandations qu'on m'a faites ce doit être un jeune homme très bien et très sévère que mon futur.

Pendant que je songeais, le monsieur, tout en me regardant, fouillait dans ses poches et ne paraissait pas y trouver ce qu'il cherchait :

— Vous n'auriez pas une cigarette ? me

dit-il.

Je suis devenue très rouge :

— Parfaitement, ai-je répondu, parce que je fume, moi aussi.

Et je lui tendis mon étui à cigarettes. Il en prit une, l'alluma, et, ma foi... je grillai la mienne pour faire comme lui.

— C'est ma première depuis ce matin dis-je.

— Oh, dit le monsieur, quand même ce serait la deuxième ; moi j'ai déjà fumé tout mon paquet.

Alors on a causé comme deux vieux amis. Je regardais de temps en temps, sans en avoir l'air, la fumée qui lui sortait par le nez. Je n'ai pas de chance, moi, je n'ai jamais pu réussir ça. — Et puis, enfin, je lui ai dit qu'on allait me marier, que maman m'avait fait un tas de discours et que s'il fallait si bien se tenir que ça, pour avoir un mari, j'aimais mieux coiffer Sainte-Catherine !

— Moi, dit-il, on ne m'a pas fait de discours, mais, comme vous, on veut m'unir. Seulement tous mes mariages cassent. J'en ai déjà raté six depuis deux mois !

— Ça ne vous a pas découragé ? Eh bien, vous vous ne l'êtes pas, réfractaire vous, au moins ! Mais pourquoi donc ça casse, vos mariages ? Oh, dites le moi, ça m'amusera, je ne le dirai à personne, je vous le jure !

— Eh bien, c'est que je fume comme un Templier, et qu'aucune de mes fiancées n'a pu tolérer ça !

— Ah lah ! ah ! ce que ça m'a fait rire ! Oh, je ne pensais plus du tout à mon mariage, à mon prétendant, à rien du tout, quand j'entends une exclamation partant d'une voix bien connue :

— Ma fille avec un jeune homme !!! et aussitôt deux autres exclamations se répandant comme deux coups de feu !

— Madame de la Hauteville !

— Monsieur de la Poivrade !

Ah ! mes amis, pour réussi, c'était réussi, le jeune homme, c'était mon fiancé !

— O ciel ! s'écria le bailli, je suis au comble de mes vœux.

Il appela sa femme, il appela sa fille Zizi, il appela la vieille servante Véronique et leur montra ce magnifique poisson.

— Nous la mettrons au bleu, dit Véronique, et M. le gouverneur s'en lèchera les doigts.

— Oui, reprit le bailli ; mais elle vit encore, et M. le gouverneur n'arrive que demain ; il faut la porter tout de suite dans le petit bassin qui est au milieu du jardin, avec un jet d'eau. Comme ça nous l'aurons plus fraîche.

La carpe fut lancée dans le bassin, et le bailli dit à Pedrillo :

— Non seulement je ne te ferai pas pendre, mais je prétends même te donner un écu. — Ah ! fit-il avec un soupir, si je pouvais en avoir une autre !

Ce mot imprudent ne tomba pas à terre. Pedrillo se le répétait à lui-même pendant qu'il regagnait son logis en regardant son écu.

Il se leva un peu avant le jour, reprit son panier et pénétra par un grand trou qui existait dans la haie de clôture dans le jardin du bailli. Tout dormait encore à cette heure dans la maison. Pedrillo descendit tout doucement dans le bassin et prit la carpe.

Une heure après il frappait de nouveau à la porte du bailli, qui dormait encore.

Véronique alla ouvrir et, apprenant de quoi il s'agissait, elle courut réveiller son maître en criant : — Monsieur, ouvrez les yeux, c'est une seconde carpe que Pedrillo vous apporte !

Le bailli s'élança de son lit, et pendant qu'il s'habillait à la hâte, on l'entendait parler tout seul à haute voix :

— Une carpe ! deux carpes ! La protection du ciel est manifeste ; je ferai brûler un cierge... C'est M. le gouverneur qui va être content... La joie me transporte, j'en aurai la colique... il faudra que Véronique me fasse du tilleul.

Il courut à la cuisine, où toute la famille était déjà rassemblée et en train d'examiner la seconde carpe.

— Elle est plus grosse que la première ! disait Mme Barbason.

— Je le crois bien, s'écria le bailli, et beaucoup plus dorée. Je suis sûr qu'elle pèse une bonne demi-livre de plus. Comment l'accommodera-t-on.

— En matelote, dit Véronique.

— Oui, la première au bleu, la seconde en matelote. Deux plats de poisson... C'est le gouverneur qui va se lécher les doigts !

— Jusqu'au coude, dit le bailli en faisant claquer ses doigts. Mais rien ne presse. Elle est vivante comme l'autre, il faut vite la mettre dans le bassin.

Pendant qu'on se livrait à cette opération, le bailli disait à Pedrillo.

— Mon ami, car c'est ainsi que je veux t'appeler désormais, ce n'est pas un écu que tu auras, tu mérites davantage. En voilà deux. Place-les avantageusement, deviens honnête homme et renonce au braconnage, comme tu l'aurais dû faire depuis longtemps si tu avais voulu suivre mes conseils.

En ce moment arriva un courrier annonçant que M. le gouverneur, retenu par des affaires d'importance, n'arriverait que le surlendemain.

Le braconnier rentra chez lui tout joyeux d'avoir trois écus, et le jour suivant il se présentait pour la troisième fois chez le bailli avec la carpe qu'il avait repêchée dans le bassin une heure auparavant. Le bailli se trouva mal d'émotion ; il poussa un grand cri et il fallut lui frotter les tempes avec du vinaigre.

— J'en mourrai, répétait-il, j'en mourrai ! Elle est encore plus grosse et plus lourde que les deux autres.

— Monsieur ! s'écria Véronique en se frappant le front, il me vient une idée. Savez-vous ce que nous ferons de cette troisième carpe.

— Non, et c'est ce que je me demande.

— Eh bien, je le sais, moi. Nous en ferons une bouillabaisse.

— Sublime ! Véronique, embrasse-moi. Soupe à la carpe, carpe au bleu, carpe en matelote, un dîner de carpes ! M. le gouverneur en perdra la raison.

Pedrillo rentra chez lui un peu gris. Il prit dans un tiroir l'argent que lui avait déjà donné le bailli et celui qu'il venait de recevoir, et il s'amusa à le faire sauter dans sa main en disant : Trois écus et trois écus, cela fait six écus !

— Parbleu ! se disait-il après s'être livré pendant une heure à cette agréable occupation, c'est donc bien bon des carpes pour que ce vieux fou me les paye si cher !... Le fait est que je n'y ai jamais goûté... Tiens, tiens, il me vient une idée...

Le lendemain, dès l'aurore, un piqueur à cheval fit son entrée dans le village en faisant claquer son fouet pour annoncer que M. le gouverneur n'était pas loin et qu'on allait bientôt jouir de sa présence.

A cette nouvelle, le bailli s'élança dans la cuisine où Véronique, après avoir allumé ses fourneaux, achevait d'éplucher ses oignons pour sa matelote.

— Vite ! vite ! s'écria le bailli, le gouverneur arrive ; courons chercher le poisson.

En deux bonds ils furent auprès du bassin.

Je renonce à décrire l'étonnement, la stupeur du bailli quand il fut obligé de s'avouer à lui-même que le bassin était com-

plètement inhabité. Pas plus de carpes que dans mon écrioire.

Le bailli devint alternativement bleu, rouge et vert ; il poussa des hurlements féroces, il se roula par terre, il s'arracha la perruque.

Véronique était muette de consternation.

Aux cris du bailli, tout le monde accourut ; on le reconduisit au logis, et on lui fit boire un verre d'eau de mélisse. Un peu remis de son émotion, il poussait de sourds gémissements, quand tout à coup l'amoureux Gillotin parut devant lui, portant un gros paquet sous le bras.

— Misérable ! s'écria le bailli, tu viens jouir de mon désespoir.

— Au contraire, dit Gillotin, je viens vous sauver.

— Toi ! et comment ? Me rendras-tu mes carpes ?

— Non, mais je vous apporte quelque chose de plus délicat encore, un morceau de haute venaison pour le déjeuner du gouverneur.

— Achève, malheureux, qu'apportes-tu ?

— Un quartier de sanglier.

— Le sanglier n'est pas de la carpe.

— Non, mais c'est du sanglier.

— Eh bien, donne, et sois béni.

— Cela ne me suffit pas.

— Que te faut-il encore.

— Dites-moi : — Je te bénis, mon fils !

— Quoi ! tu oserais abuser de ma situation...

— Je le crois bien.

— Tu exiges la main de Zizi.

— Positivement.

— Eh bien, non, jamais ! Plutôt mourir de honte et de douleur.

— Soit, je remporte mon sanglier. Vous servirez au gouverneur des œufs sur le plat.

— Allons, je cède, puisqu'il le faut absolument. Donne-moi le sanglier.

Gillotin posa son paquet sur une table devant le bailli, qui l'ouvrit.

— Ventre-saint-gris ! s'écria-t-il, que vois-je ? Mais c'est un simple jambonneau de Reims !

— Qu'est-ce que ça fait ? dit Gillotin.

— Comment, qu'est-ce que ça fait ?

— Le gouverneur est complètement idiot, dit Gillotin ; il n'y verra que du feu. Je me charge de tout.

En ce moment, un grand bruit de trompettes se fit entendre sous les fenêtres. C'était le gouverneur qui arrivait. Le bailli se précipita au-devant de lui. Le gouverneur fit son entrée du pas solennel et fier d'un homme convaincu de son importance. Il entra majestueusement dans la salle à manger.

— Monsieur le gouverneur, dit Gillotin, votre arrivée dans cette maison, qui gardera éternellement le souvenir d'une si noble visite, coïncide avec un événement miraculeux de nature à confondre des esprits ordinaires, mais dont votre merveilleuse perspicacité saura probablement trouver l'explication.

— Parlez, jeune homme, dit le gouverneur en gonflant ses joues ; parlez, ce n'est pas pour rien que Sa Majesté m'a confié d'importantes fonctions, et je dois mes lumières à tous, aux plus humbles comme aux plus grands.

— Eh bien, monsieur le marquis, voici ce que c'est. M. le bailli Barbason, mon beau-père que voilà, s'était procuré trois carpes magnifiques pour votre déjeuner.

Le gouverneur jeta un regard bienveillant sur le bailli qui s'inclina jusqu'à terre.

— Mais, reprit Gillotin, voilà qu'au moment où la cuisinière allait prendre les carpes pour les faire cuire, elle trouve à leur place dans le plat... Vous ne devinez-riez jamais quoi, monsieur le gouverneur.

— En effet, je ne sais... j'hésite... jeune homme, vous piquez vivement ma curiosité. Achevez, de grâce.

— Eh bien, elle trouve à la place des carpes un quartier de sanglier.

— Qu'entends-je ? s'écria le gouverneur en ouvrant démesurément de gros yeux qui lui sortaient de la tête, des carpes changées en sanglier ! mais c'est de la magie !

— Ce n'est pas tout. Un quartier de sanglier est encore un mets assez présentable. Je dis à la cuisinière de le mettre rôti. Elle allume son feu, mais au moment où elle vient avec sa broche, que voit-elle ? Une autre métamorphose. Le quartier de sanglier s'était changé en un jambonneau de Reims.

— Ah ! par mes nobles aïeux, voilà qui est tout à fait étrange ! s'écria le gouverneur... Un jambonneau changé en sanglier... non, un sanglier changé en carpe... Je me trompe... enfin ce sont là des faits à ne pas croire si on n'en était pas témoin. Mais, il n'y a pas à dire, le jambonneau est bien là sous mes yeux, le doute n'est pas permis. Que de choses extraordinaires dans ce monde ! Moi qui vous parle, j'ai un château peuplé de revenants, et je soupçonne mon garde-chasse d'être sorcier. Je vois bien qu'il y a des nécromans dans cette province j'en ferai mon rapport au roi, et j'en écrirai aussi au savant M. M. de Lacépède. Mais, je meurs de faim, mettons-nous à table, et attaquons ce jambonneau. Les philosophes et les esprits forts, comme moi, bravent les malices des magiciens.

Pendant ce temps, le braconnier Pedrillo mangeait tranquillement la carpe du bailli.

— Ma foi, se disait-il, ce n'est déjà pas si bon, mais je ne suis pas fâché tout de même d'y avoir goûté. Je saurai une autre fois ce que c'est.

DELPHI FABRICE.

ENFIN, SEUL !

Le soleil d'avril égayait le cimetière Montmartre. Des moineaux pépiaient dans les ifs et les cyprès. Sur les tombes récemment closes, les couronnes de violettes, de roses, de lilas, formaient des parterres odorants. L'air vibrait, traversé par des vols d'abeilles bourdonnantes, et, dans le ciel d'un bleu léger, tout un moutonnement de petits nuages se déployait comme un éventail de nacre pâle.

Nous étions quelques-uns au bord d'une fosse. Nos vêtements noirs mettaient une tache lugubre parmi les allées-ensoleillées et les buissons verdissants.

On enterrait Etienne Martinot, un de nos collègues du ministère.

A la vérité, nous n'éprouvions ni les uns ni les autres un vif chagrin. La mélancolie que provoquent même les deuils auxquels on est étranger s'atténuait singulièrement pour nous par le sentiment que nous devions à celui-là quelques heures de vacances sous ce beau soleil d'avril.

Martinot était un brave homme et n'était que cela. Son âme, ses facultés, ses aptitudes auraient pu être justement définies par le mot : « moyen » qui, dans les signalement, qualifient successivement le front, le menton et le nez.

Pourtant, un des nôtres, Joseph Raubert, le plus ancien, le plus fidèle ami de Martinot, témoignait par son silence et son recueillement que cette perte le chagrinait.

Pauvre Raubert ! Nous le plaignions tous.

Depuis huit ans que j'étais au ministère, chaque matin, je le voyais arriver avec Martinot. Chaque soir, ils partaient ensemble. C'était deux inséparables. Pareillement célibataires, ils ne prenaient pas une distraction qui ne leur fût commune. Quand, par hasard, l'un obtenait des places de théâtre, toujours l'autre l'accompagnait. Le dimanche, ils allaient de concert à la campagne. S'ils utilisaient leurs vacances annuelles pour accomplir un petit voyage, ils se dirigeaient vers la même plage ou la même montagne. Jamais on ne les invitait séparément. Ils formaient une paire d'amis exemplaires. Je crois que dans l'antiquité seulement on eût pu trouver un modèle du sentiment fraternel qui liait Raubert et Martinot.

La cérémonie achevée, je fus saisi de compassion et voulus procurer à l'isolé un peu de réconfort. Je le pris par le bras et partis avec lui.

Or, à mesure que nous nous éloignons du groupe noir de nos collègues, je sentais en la démarche de Raubert quelque chose qui m'étonnait. Pesante et traînante au début, elle s'allégeait progressivement. Il relevait le front et gonflait la poitrine comme s'il eût voulu la remplir d'air printanier pour en chasser les derniers soupirs.

Tout à coup, il étendit les bras en homme qui s'éveille et, d'un air extraordinairement soulagé, fit :

— Ouf !

— Mon pauvre ami, lui dis-je aussitôt, comme je vous comprends ! C'est atroce, ces cérémonies. Une vraie torture pour ceux qui ont un chagrin profond.

Raubert s'arrêta. Il me regarda bien en face et fit un nouveau « ouf ! » qui me surprit, car ce « ouf ! », au lieu d'exprimer un simple soulagement, avait l'autorité d'une affirmation.

Alors, Raubert me prit le bras à son tour, et, tandis qu'il m'entraînait allègrement le long du boulevard de Clichy, il me fit cette singulière confidence :

— Vous ne pouvez pas savoir ! Dix ans ! dix ans, mon cher !... J'ai perdu dix ans de ma vie !... Pendant dix ans, je n'ai pas eu une seconde de liberté. J'ai été domestiqué comme par la femme la plus exigeante... Et tout cela pour avoir été trop faible, trop bon, pour avoir toujours cédé, fait une concession après une autre, puis une autre encore parce que j'avais fait les deux premières. Ah ! mon ami, si vous saviez !

Figurez-vous qu'il y a dix ans, oui, dix ans cette année, Martinot est tombé malade. Une mauvaise bronchite.

J'étais son collègue de bureau ; nous habitions le même quartier. Tous les soirs, je passais devant sa porte. J'eus un jour l'inspiration funeste de monter prendre de ses nouvelles. Martinot ne pouvait me recevoir. Le médecin lui avait prescrit de rester silencieux pendant quelques jours, car la moindre parole provoquait chez lui des quintes exténuantes.

Ce fut sa bonne qui m'en informa. Où donc Martinot avait-il découvert une aussi délicieuse créature ? Blonde, de grands yeux pâles, une bouche d'enfant... Et un teint ! Mon cher, imaginez... Non ; il n'y a pas de mots pour traduire cela... Et faite !... Je vous avoue que je m'attardai un peu à parler de Martinot.

Le lendemain soir, je ne pus résister au plaisir de monter encore. Cette ravissante petite m'accueillit avec un sourire dont je me souvins toute la nuit.

Ma situation était délicate. Je n'allais pas m'amuser, n'est-ce pas, à courtiser la bonne d'un collègue... Et pourtant il me fallait bien un prétexte pour causer avec cette enfant, pour la voir.

Je montais... j'allais prendre des nouvelles de Martinot...

Cela dura huit jours.

Le neuvième, ce ne fut pas la jolie servante qui vint m'ouvrir, mais une femme grasse et suante, aux cheveux tirés. Elle m'introduisit. En m'apercevant, Martinot me témoigna une gratitude débordante. Il savait que j'étais venu régulièrement, chaque jour, et m'en remercia avec émotion. J'appris de lui que la petite bonne s'était fait enlever la veille par le garçon épiciériste. Il m'annonçait cette épouvantable nouvelle, l'imbécile, comme un événement plutôt risible. Mais je ne pus tirer de lui aucun détail... Tous les jours... J'étais venu tous les jours... Il ne pensait qu'à cela.

Ah ! mon ami, quel châtement m'attendait !

Martinot vit dans cette assiduité un témoignage d'affection qui méritait une récompense. Désormais, il me fut impossible de m'affranchir tous les matins et tous les soirs, il fallait faire route ensemble. A ma vie fut enchaînée la vie de ce Martinot. Parbleu ! j'aurais pu le tromper. Mais j'en retardais toujours l'occasion. Il avait l'air si heureux... J'eus la bonté, la stupidité de faiblesse de respecter sa conviction. Je n'ai pas d'initiative dès que je risque de chagriner les gens... Souvent, je me suis dit : « Rompons ! » et c'est toujours à ce moment-là qu'il venait me serrer la main en me regardant de telle manière que je comprenais à quel point toute sa vie reposait sur cette illusion d'amitié. Puis, il devint jaloux ! Oui, jaloux !... Il s'était approprié le droit de contrôler mes relations. Que dire à cela ? C'était pour mon bien. Il n'avait pas tort... Ah ! vivre dix ans à côté d'un homme qui représente le bon sens ! Dieu, qu'il était collant, le pauvre bougre !... Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai fait « ouf ! ».

Paul REBOUX.

NOTRE Concours Photographique

DE BÉBÉS ET D'ENFANTS pour 1903

sous les auspices de M. PIOT, sénateur

DIX MILLE FRANCS DE PRIX

Ce concours est ouvert depuis le 25 avril.
Clôture des inscriptions le 9 août prochain.

Le CONCOURS DE BÉBÉS ET D'ENFANTS organisé en 1903 par notre Service Photographique (G. Liébert, directeur), ayant remporté un grand et légitime succès, nous avons décidé, sur la demande de nombreux parents, d'en organiser un nouveau pour cette année 1903.

En voici le programme :

Tous les enfants de 6 mois à 10 ans qui poseront dans nos ateliers de photographie, pour une douzaine de portraits albums (prix 15 fr.), dans les délais indiqués plus haut, participeront à ce concours.

Pour les enfants des départements et de l'étranger du même âge qui ne pourraient être amenés dans nos ateliers, il suffira de nous envoyer une bonne photographie de ces enfants en nous faisant la commande d'un agrandissement 32 x 42 c/m. d'après cette photographie (prix 21 fr. 85, port et emballage compris), pour qu'ils soient inscrits sur les listes des concurrents. La photographie originale, qui ne devra pas remonter à plus de six mois, sera retournée intacte après le concours avec l'agrandissement commandé.

L'âge du bébé ou de l'enfant devra nous être déclaré d'une façon très exacte.

Une Exposition des photographies et des agrandissements des concurrents aura lieu ensuite dans notre Salle des Fêtes à une date qui sera fixée ultérieurement et un jury attribuera les prix et récompenses aux enfants qui paraîtront les plus beaux. Ils pourront être représentés en personne aux membres du jury si les parents le désirent.

Dix mille francs de prix seront décernés, parmi lesquels nous mentionnerons les suivants :

1^{er} PRIX : 500 francs en espèces

2^e PRIX : Une montre en or

LE CODE POUR TOUS

De la faculté d'adhésion
à la législation des accidents du travail.
Loi du 18 juillet 1907.

Cette loi donne à tout employeur non assujéti à la législation concernant les responsabilités des accidents du travail, le droit de se placer sous le régime de cette législation pour tous les accidents qui surviendraient à ses ouvriers, employés ou domestiques, par le fait du travail ou à l'occasion du travail.

Il lui suffit pour cela de déposer à la mairie du siège de son exploitation ou, s'il n'y a pas exploitation, à la mairie de sa résidence personnelle, une déclaration dont il lui est remis gratuitement récépissé et qui est immédiatement transcrite sur un registre spécial tenu à la disposition des intéressés. Il doit présenter en même temps un carnet destiné à recevoir l'adhésion de ses salariés sur lequel le maire appose son visa en faisant mention de la déclaration et de sa date. — Ce carnet sera soigneusement conservé par l'employeur pour être, le cas échéant, représenté en justice.

Ces formalités accomplies, la législation sur les accidents du travail devient de plein droit applicable à tous ceux des employés, ouvriers ou domestiques qui auront donné leur adhésion, signée et datée en toutes lettres par eux, sur le carnet visé ci-dessus.

Si l'ouvrier, employé ou domestique, ne sait ou ne peut signer, son adhésion est reçue par le maire qui la mentionne sur le carnet. Il en est de même pour l'adhésion des mineurs et des femmes mariées, sans qu'ils aient besoin à cet effet de l'autorisation du père, tuteur ou mari.

L'employeur peut, pour l'avenir, faire cesser son assujettissement à la législation sur les accidents du travail par une déclaration spéciale à la mairie, mais cette cessation n'a pas effet vis-à-vis des ouvriers, employés ou domestiques qui ont accepté, dans les formes que nous avons mentionnées plus haut, d'être soumis à cette législation.

L'employeur qui n'est pas, par ailleurs, assujéti à la législation sur les accidents du travail, contribue au fonds de garantie dans les conditions spécifiées par l'article 5 de la loi du 12 avril 1906 : il est perçu annuellement sur chaque contrat d'assurance une contribution dont le montant est fixé, tous les cinq ans, par la loi de finances en proportion des primes et qui est recouvré,

en même temps que les primes, par les sociétés d'assurances, syndicats ou la Caisse nationale d'assurances en cas d'accident.

En ce qui concerne les employeurs non assurés, il est perçu, lors des liquidations de rentes mises à leur charge, une contribution dont le montant est également fixé, tous les cinq ans, par la loi de finances, en proportion du capital constitutif de ces rentes.

SAINT-YVES.

Mots en Losange

Oiseau. — Vase. — Par frottement, —
— Fut renversé très promptement.
— Sur la tête, dit-on, se place
— Il nous fait désirer la glace.
— C'est un dangereux instrument.

Un Allobroge.

AVIS AUX DEVINETS

Les solutions doivent être parvenues le LUNDI
au plus tard au rédacteur en chef du Supplément
illustré du Petit Journal.

(L'allobroge est prié de nous faire connaître son adresse).

SOLUTION

des mots en Triangle (n° 993).

S A N D A L E
A R I A N E
N I T R E
D A R D
A N E
L E
E

SOLUTIONS JUSTES

des mots en Logographe (n° 967).

Warrior. — Fou-je-romps. — Nougat. — P.
Drouin. — Michel F. — C. Delhay. — C. Des-
serville. — Mme B. — Lord Ensot. — J. Hou-
brecque. — M. Brunette. — G. Lemaire. — O.
Q. P. — Louis et Léontine. — Berrichonne. —
A. Guillaume. — Memento. — Wassy. — A.
Lefebvre. — Germaine et Marcel. — V. Ecarf. —
C. Chatelin. — Marit. — J. Grandin. — Ren-
ver se tout. — E. Terrion. — Spirite. — A. Gobillard.
— E. Brossard. — Chaumette. — Cocherel. — R.
de Dompierre. — L. Bourgalet. — Coup de vent.
— So. Tang. — Al. Cal. — P. J. d'Alval. —
Reitrag. — P. de Villeneuve. — A. Godaux. —
P. Courteaud. — O. Clin. — Oédipe. — J. Ver-
meire. — Mimi et A. Bosc. — G. Habert. —
M. Marielle.

LES IMPRUDENTS

Saint-Simon, dans ses mémoires, dit en parlant de Harlay : « Il était arrivé partout à Harlay mille aventures désagréables et il était si accoutumé et si heureux à s'en tirer et à monter toujours de place en place, jusqu'à l'Intendance de Paris, qu'il disait : « Encore une imprudence et je serai Secrétaire d'Etat. »

Les imprudents heureux ne sont toutefois pas légion et si des imprudences spéciales tournent quelquefois à notre avantage, les imprudences au point de vue santé tournent toujours à notre détriment. Les excès de tous genres, excès d'alimentation, excès de travail, sont des imprudences qu'il faut payer tôt ou tard.



M. Emile Souyris (Cl. Charles)

Voyez, par exemple, ce qui arriva à M. Emile Souyris, qui fut imprudent en se surmenant : « Je travaillais, écrit-il, à Paris comme ouvrier tailleur. Je me suis surmené, travaillant même les dimanches et jours de fête et allant, ma journée finie, aux cours de coupe 4 fois par semaine, de 8 h. à 10 h. du soir. A force de travailler, je suis tombé malade et il m'a fallu cesser complètement car je n'en pouvais plus. Alors, je suis parti chez moi, à Réquista, dans l'Aveyron, pensant que l'air du pays me ferait du bien. Malheureusement, cela ne me réussit pas, je ne parvins pas à me rétablir et j'étais tout aussi fatigué. Un camarade de Paris m'avait souvent parlé des Pilules Pink et j'avais dit souvent combien ces pilules lui avaient fait du bien pour son anémie. J'ai pris alors ces pilules moi aussi et je m'en suis très bien trouvé. J'ai si bien retrouvé mes forces que j'ai pu reprendre rapidement mon travail et cela sans ressentir la moindre fatigue. Je dois mon rétablissement aux Pilules Pink et je ne vous cache pas que j'étais bien bas. »

M. Emile Souyris est établi tailleur à Saint-Affrique (Aveyron), boulevard Victor-Hugo. Les Pilules Pink procurent des forces, soutiennent le système nerveux et le système musculaire et donnent un entrain remarquable aussi bien pour les affaires que pour les plaisirs. Les Pilules Pink sont le régénérateur du sang, tonique des nerfs, parfait. Elles guérissent : anémie, chlorose, faiblesse générale, maux d'estomac, migraines, névralgies, sciatic, débilité nerveuse, suites de surmenage ou d'excès, neurasthénie.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, rue Ballu, 23, Paris ; 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

DOULEURS-IRRÉGULARITÉS

PÉRIODIQUES par Sage-Femme spécialiste.

RENEIG. GRATIS. BARLET, 112, rue Réaumur, Paris.

SCIENCE et MAGIE

Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître, parce qu'il fournit les moyens d'obtenir telle faveur que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons, de connaître les tours de finesse des bergers, de donner le dégoût des alcools et de guérir l'ivrognerie, d'avoir pendant le sommeil les visions de l'avenir, de faire suivre les animaux et les hommes, de se faire aimer, de prendre à la main, les fées, les oiseaux et les poissons, de guérir les morsures de serpent, de faire disparaître les taches de rousseur, de connaître les pillules magiques, triomphes de l'amour. Les secrets des guérisseurs de toutes les maladies, les nouvelles pratiques des envoûtements, etc., etc. — Prix 2 francs.

Ecr. : M. GUÉRIN, 17, rue Laferrière, Paris.

LES CYCLES JUNON

Liquident leurs Modèles 1908 depuis

A CREDIT 70

MODELES 1909 — PNEUS MICHELIN

PRIME à tout acheteur. CATAL. FRANCO. 55, rue de la Verrerie, Paris.

ANGLAIS ALLEN ITAL ESP RUSS PORTU espér. SEIZ. en 4 mois, beaucoup plus qu'avec un professeur. Nouvelle Méthode parlante-progressive, pratique, facile, infatigable, donne la vraie prononciation exacte du pays même, le PUR ACCENT. Preuve-essai, 1 langue, 100 c. (hors France 110) mandat ou timb. poste français à Maître Populaire, 13-2 r. Montholon, Paris.

POUR MAIGRIR rien
sans nuire à la Santé ne vaut
Le THÉ MEXICAIN du D^r JAWAS
Efficacité certaine, résultat rapide. La boîte 5^e franco.
Phie Vivienne, 16, Rue Vivienne, Paris et toutes Pharmacies.

JE DONNE 100.000 fr.

à qui prouvera que la célèbre Sève Capillaire du
dermologiste F. OLBE n'arrête pas la chute des
cheveux en deux jours et ne les fait pas repousser
à tout âge sur les têtes
CHAUVES ! les plus chauves et dans
leur nuance naturelle.

Pour recevoir gratuitement sous pli fermé l'exposé de la
Méthode, écrire avec les plus grands détails ou se rendre au
Laboratoire OLBE, 22, Section 7, Rue des Martyrs, PARIS.

ICYCLISTES
dans votre intérêt, avant d'acheter une BICYCLETTE
au comptant ou à crédit, demandez le Catalogue illustré
de la M^{re} FERNAND CLÉMENT à Levallois-Perret.

DERNIERE CREATION
JUMELLE MARINE LONG COURS

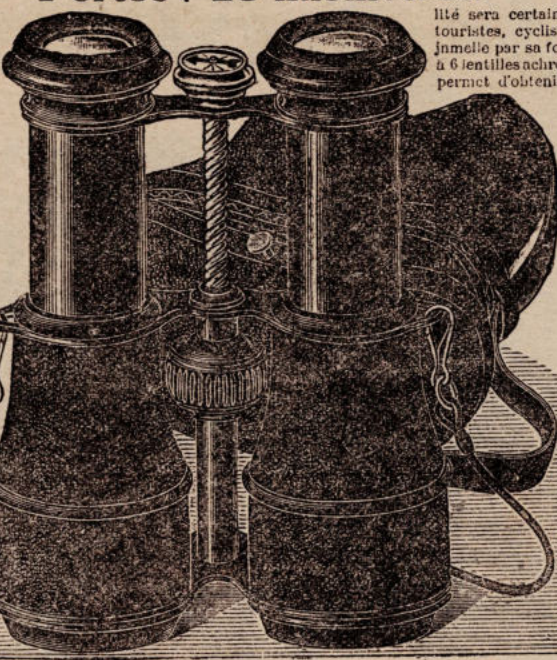
Portée : 20 kilomètres.

Seul le marché colossal
que nous venons de passer
avec la première fabrique
de France, nous permet
de donner à un prix et des
conditions de paiement
dépassant toute concurrence
notre magnifique

JUMELLE
MARINE
LONG COURS

Ce véritable instru-
ment de précision
spécialement fabri-
qué pour nous, est
construit d'une ma-
nière irréprochable.
De forme haute,
notre jumelle, dont
la portée minimum
est de 20 kilomètres,
mesure 45 mm de dia-
mètre à sa plus large
ouverture. Le déve-
loppement des oculai-
res et des objectifs
atteint 11 centimètres.

Elle est garnie en
maroquin noir, la
monture tout en
cuivre émaillé noir
brillant, avec canon
militaire spirale en
cuivre nickelé, porte
à sa partie supérieure une boussole directrice dont l'uti-



lité sera certainement appréciée des
touristes, cyclistes, voyageurs. Cette
jumelle par sa forme et sa disposition
à 6 lentilles chromatiques supérieures
permet d'obtenir un champ de vision
très vaste avec un
maximum de clarté ;
elle grossit au moins
six fois.
Nous la livrons dans
un élégant étui ma-
roquin noir souple,
intérieur satin, avec
courroie cuir ban-
douillère à boucle et
un cordon sautoir
avec mousquetons,
permettant de la
porter sur soi avec
ou sans étui.
Son prix est ex-
trêmement réduit,
30 francs seulement
et les conditions de
paiement, 3 francs
par mois, soit un

CREDIT
de
10 MOIS

permettant à tout
le monde d'en faire
l'acquisition.
Remboursements sans frais par la poste.

BULLETIN DE COMMANDE

A remplir et à adresser à P. STREMBEL, Librairie des Connaissances Utiles, 21, rue du Pont-Neuf, Paris (1er)

Veuillez m'adresser votre Jumelle marine long cours, du prix de Trente francs, que je paierai à raison de

Trois francs par mois.

(a) Le premier versement à la réception, le second un mois plus tard, etc.

(b) Ou au comptant avec 10 % d'escompte.

Nom _____

Prénoms _____

Profession ou Qualité _____

Adresse de l'emploi _____

Domicile _____

Ville _____

DERNIERE NOUVEAUTÉ

Accordeons à Cymbales. La fa-
brique d'Accordeons SEVERING et C^{ie},
à NEUENRADE n° 14, Allemagne,
existant depuis 1802, expédie contre
remboursement ses excellents accor-
deons avec ressorts en acier et voix
"Ajax" de première qualité, dont elle
garantit la durée. A 2 jeux, 10 touches,
basses, 50 voix : 5 f. 50. Acier 7 f.
A 3 j., 10 t., 2 b., 70 v. : 7 f. 50. Acier
9 f. 50. A 4 j., 10 t., 2 b., 90 v. : 9 f. 50.
Acier 12 f. A 2 rangs, 21 t., 4 b., 110 v. : 12 f. 50. Acier 15 f. Embal-
lage gratuit. Port 1 f. 25. 1 tremolo seulement 0 f. 60. 1 clochette
0 f. 50. Sonnerie à cymbale, 23 reproduction ci-dessus. 1 ains-
tant à tout instrument, seulement 1 f. Méthode française gratis. Ac-
cordeons pour artistes, qualité supérieure, à 1, 2, 3 et 4 rangs.
Notre Catalogue est envoyé g^{ra} et f^{re} de port à qui en fait la demande.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS
Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos
amis ? Demandez, les 6 catal. illustrés p^{re} 1908
Nouv. trucs, farces, attrapances, séductions, librai-
sorell, magie, chansons, artille. utiles, etc. Envoi grati-
Maison G. Rigollet, 23, rue St-Sabin, Paris 1

AUX DÉCOURAGÉS

Si vous êtes fatigués de voir la déveine
vous poursuivre ; si vous voulez que la
chance vous accompagne partout, gagner
beaucoup d'argent, réussir en tout, vaincre
vos ennemis, vous attirer des sympathies,
de l'amour, avoir santé, bonheur, deman-
dez au professeur spécialiste C. Tisserand
13, rue du Havre, Libeur (Seine-Inférieure),
sa curieuse notice qu'il vous adressera gratis et franco.

CAPSULES
PÉRIODIQUES
Guérissent douleurs
et régularisent les cy-
cles. Ecrire pour renseignements
Pharmacie OCLER
17, rue Laferrière, 17, Paris.

FORTUNE
Santé, bonheur assurés. Ecrivez
vos ennemis. Se faire aimer.
Obtenir beauté, fidélité, richesse,
puissance, honneurs. Réussite en tout. Notice gratis.
Ecrivez au Professeur TENOR, 90, rue des Boulets, Paris.

SITUATION D'AVENIR

Les jeunes gens et les jeunes filles qui veu-
lent entrer dans les affaires : commerce,
industrie, banque, etc., s'y feront rapidement
de belles situations s'ils sont munis des con-
naissances pratiques indispensables.

Ils les acquerront à bref délai et à peu de
frais et auront l'avantage d'être placés dans
de bonnes conditions s'ils s'adressent à
l'Ecole Pigier, 53, rue de Rivoli, à Paris. (In-
ternat, Externat, Cours par Correspondance).
Demander le programme 1909, H.

Ulcères et Plaies des Jambes

Les ulcères dits incurables, les plaies variqueuses et
de mauvaise nature, l'eczéma, les dartres, les maladies
de la peau les plus rebelles, les boutons, l'acné, les
rougeurs, les démangeaisons les plus atroces, les vices
du sang invétérés, et tous les maux de jambes, même
ceux qui ont résisté depuis des années à tous les remèdes,
sont infailliblement et radicalement guéris en quelques
jours, même en travaillant, par le nouveau traitement
végétal du Docteur Wolf, qui est envoyé franco avec le
mode d'emploi et le mandat de 14 fr. adressé à M. Passerieux,
spéc. 46, rue des Faurès, Bordeaux. L'essayer c'est guérir.
Dépôt à Paris, Pharmacie Girard, 217, rue Lafayette.

C^{ie} FRANÇAISE DES CYCLES TRIUMPHATOR
Bicyclettes 1909, garantie 5 ans, ven-
dus au Comptant et à long Crédit.
Nouveaux prix sans concurrence
Catal. franco. Ecrire : 137, rue de
Charenton, Paris.

ROYAL WINDSOR
LE CÉLÈBRE
RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX

AVEZ-VOUS DES CHEVEUX GRIS ?
AVEZ-VOUS DES PELICULES ?
VOS CHEVEUX TOMBENT-ILS ?
SI OUI
Employez le ROYAL
WINDSOR. Ce produit par
excellence rend aux che-
veux gris la couleur et la
beauté naturelles de la
jeunesse. Il arrête la chute
des cheveux et fait dispa-
raître les pellicules. Résul-
tats incertains. Exiger sur les flacons les mots ROYAL
WINDSOR. Chez les Coiffeurs-Parfumeurs, en flacons
et demi-flacons. — Envoi franco sur demande du
prospectus contenant détails et attestations. —
Entrepôt : 28, rue d'Enghien, PARIS.

SEINS

Développement-formet. Vous vous fati-

guez d'avoir demandé brochure gra-

tuite illust. Ecrivez Dr Institut Biologique,

36, Rue Notre-Dame-Lorette, Paris.

MAGIE NOIRE et SORCELLERIE tous les
secrets dévoilés. Pacte avec
démons ; découverte des
trésors ; philtre triomphateur d'amour ; prédiction
de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour
jeter ou détruire un sort ; pour se rendre invisible
faire réussir projet de mariage ; tous les secrets des
guérisseurs. Dominations des volontés, pouvoir irrésistible, assurance
réussite et fortune. Env. gratis. Ecr. Grésil, 2, rue Amélie, Paris

Tôle ondulée p. Toits, Constructions économ.

Hangars - Sts Métallurgiques, N. St-Jacques, Amiens.

Belle Poitrine

Développement, Formet, Reconstitution

en deux mois, par les

PILULES ORIENTALES

Bienfaisantes pour la santé - Flacon av. notice 0/35 fr.

Env. discr. J. Ratié, ph^{re}, 5, passage Verdun, Paris.Bruxelles : Ph^{re} St-Michel. Genève : Cartier et Jorin.Buenos-Ayres : F^{re} Franco-Inglesa. Montréal : A. Décar.

ARÔME PATRELLE

DONNE au BOUILLON

Goût Exquis

ET Belle Couleur dorée

Catalogue franco. PRIX de GROS aux Intermédiaires

CYCLES MÉRICANT Maison de

Confiance

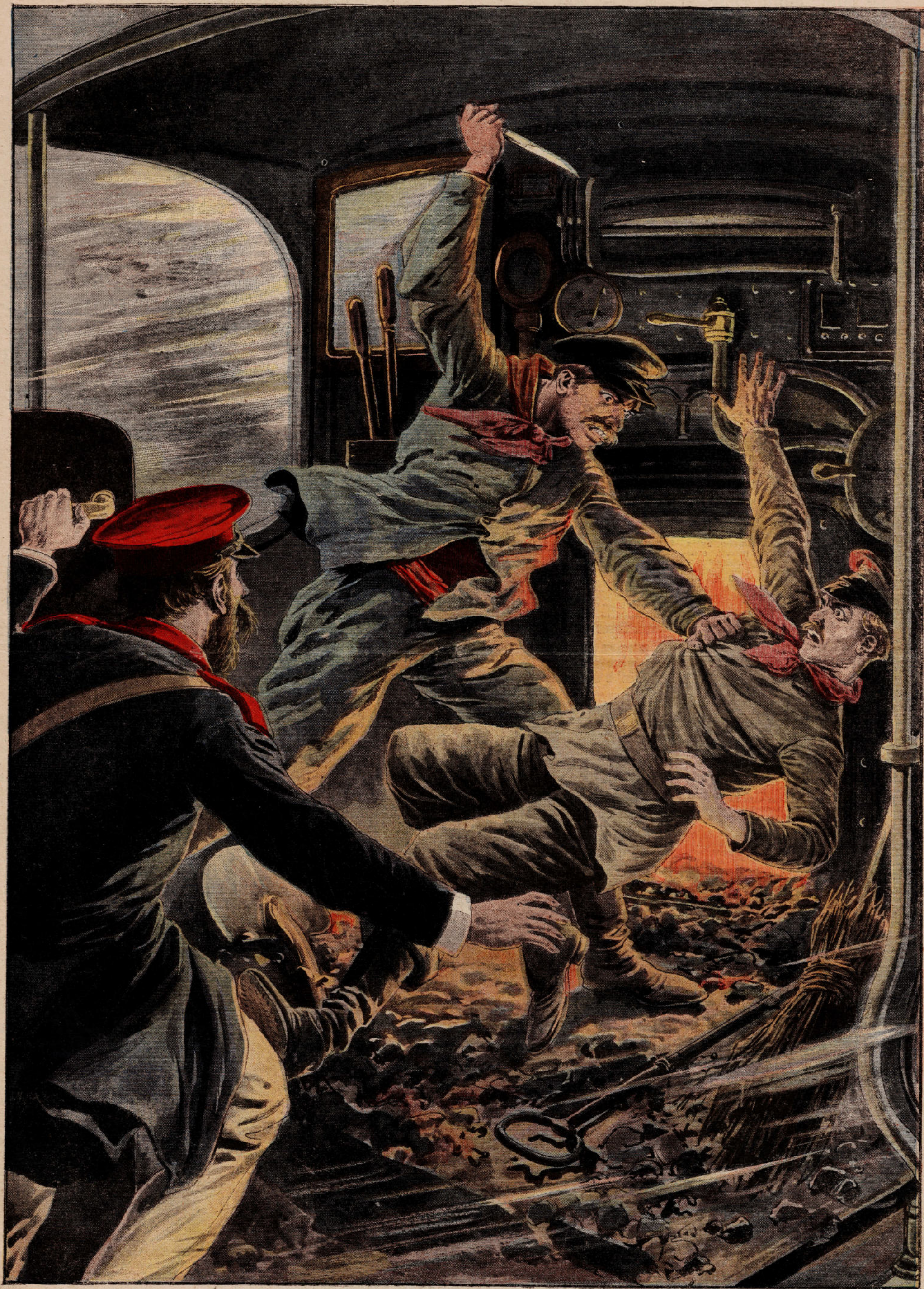
13, Av. des Moulins, PARIS-BILLANCOURT

Le Gérant : G. LASSEUR

G. MARTY, imprimeur, 61, rue Lafayette.

Imprimé sur la machine rotative à chromo-typo de MARINON.

(Ancres Lorilloux)



FOLIE TRAGIQUE

Devenu fou subitement sur sa machine, un mécanicien attaque son chauffeur à coups de couteau